

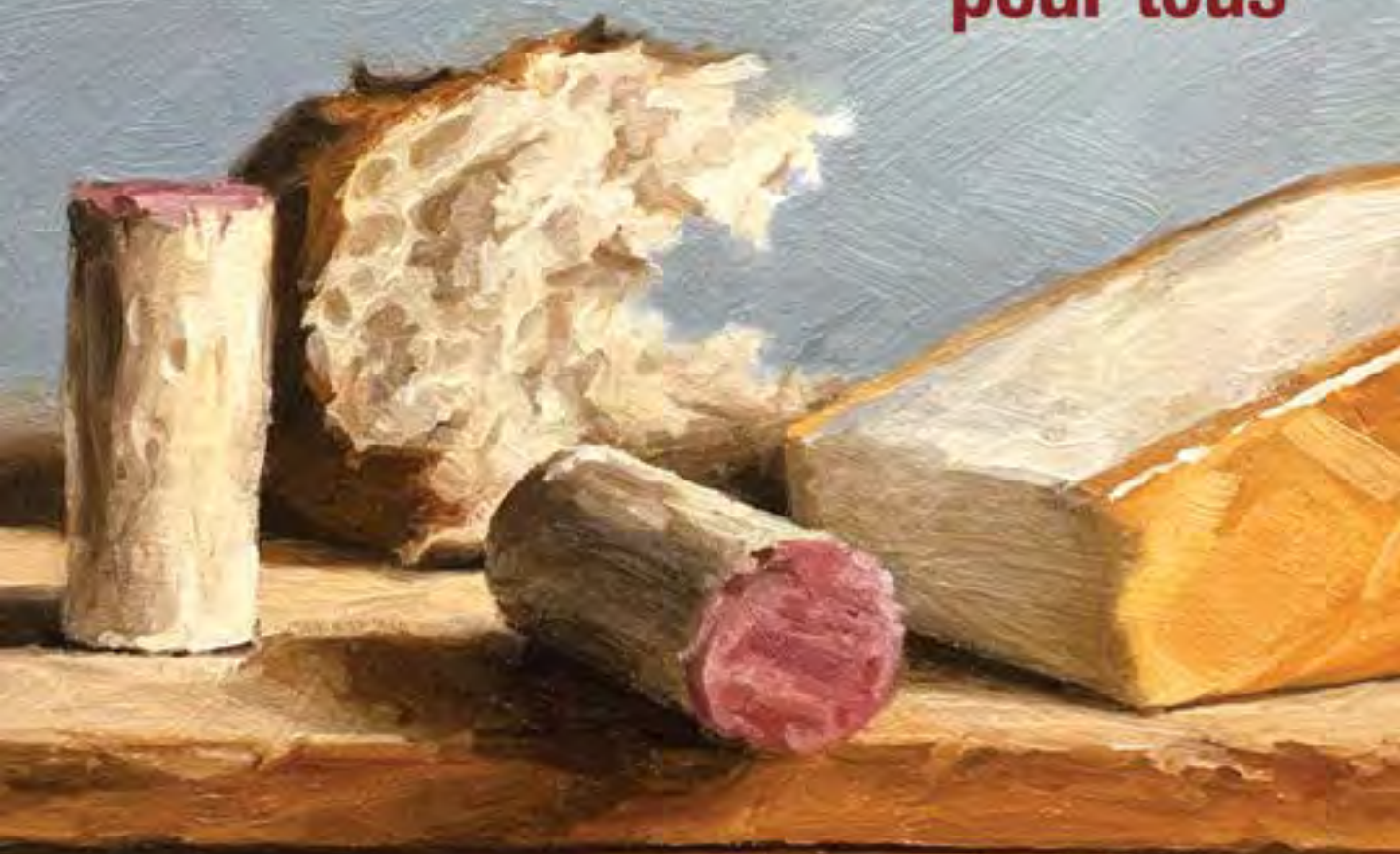
La Charrue

RÉCITS | IDÉES | CULTURE

T R I M E S T R I E L

PRINTEMPS 2013

**Une table
pour tous**



Surmonter la grande sécheresse Johannes Meier • Aimer, c'est travailler Eberhard Arnold
Ceci est mon corps Edwidge Danticat • Pourquoi le Yémen meurt de faim Daniel Larison



Sieger Köder, *Le Repas*, sur une tenture de carême intitulée *Espoir pour les exclus*, 1996

Sieger Köder (1925-2015) était soldat allemand pendant la Seconde Guerre mondiale. Il fut fait prisonnier pendant qu'il combattait sur le front en France. Après sa libération, il a commencé une formation pour devenir orfèvre. Il s'est ensuite inscrit à l'Académie nationale des beaux-arts de Stuttgart.

Köder s'est consacré à la peinture et a enseigné l'art pendant douze années, avant d'entamer d'autres études à Tübingen : la théologie catholique. Ordonné prêtre en 1971, il a exercé son ministère jusqu'à sa retraite en 1995. Mais il n'a jamais cessé de peindre.

Puisant dans ces deux vocations, l'art de Köder a trouvé son épanouissement pendant

ses années de ministère. On trouve ses retables, tableaux, fresques et vitraux partout en Allemagne et bien au-delà. Ses représentations de la crucifixion, de la souffrance innocente, se comprennent à la lumière de son histoire personnelle pendant la guerre et sa captivité. On l'a qualifié de « prédicateur par l'image ».

Mais alors que son œuvre acquerrait une notoriété mondiale, il refusait de s'en attribuer le mérite. Lors d'un entretien, il déclarait : « Des gens viennent à Ellwangen et demandent à voir le peintre. S'ils s'intéressent autant au peintre, c'est qu'ils n'ont rien compris à sa peinture. » ➤



La Charrue

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

Printemps 2019, Numéro 2

<u>Lettre de l'éditeur : De la ferme au festin</u>	Peter Mommsen	3
<u>Nos lecteurs répondent</u>		4
<u>Famille et amis</u>		5
<u>Coin des familles : Le garçon et le jeune taureau</u>	Maureen Swinger	6
Dossier : Une table pour tous		
<u>Ceci est mon corps</u>	Edwidge Danticat	8
<u>À la table ouverte : Au quatre coins du monde</u>	Claudio Oliver, Elizabeth Mambo, Seonghee Kim, Cozine A. Welch Jr., Jairo Condega Morales, Clemens Weber	15
<u>Reportage : Pourquoi le Yémen meurt de faim</u>	Daniel Larison	22
<u>Lettre de Caroline du Nord</u>	Richard Joyner	24
<u>Lecture : Définition d'un bon agriculteur</u>	Philip Britts	25
<u>Interview: La lutte contre la sécheresse</u>	Johannes Meier	26
<u>Aimer, c'est travailler</u>	Eberhard Arnold	41
Aperçus et profiles		
<u>Se confesser à quelqu'un d'autre</u>	Johnny Fransham	42
<u>La libération sur la croix</u>	Oscar Romero	44
<u>Interview: Un livre pour en finir avec les murs</u>	Uk-Bae Lee	46
<u>Précurseurs : Johnny Appleseed</u>	Jason Landsel	48

Artistes: Michael Naples, Sieger Köder, Carl Juste, André Chung, Asuka Hishiki, Sybil Andrews, Cameron Davidson, Jason Landsel

WWW.EDITIONSCHARRUE.COM

Connaître la communauté qui édite *La Charrue*



Le trimestriel *La Charrue* est publié par le Bruderhof, une communauté internationale composée de familles et de célibataires qui cherchent à suivre Jésus ensemble. Les membres du Bruderhof s'engagent radicalement à devenir disciples de Jésus dans l'esprit du Sermon sur la Montagne. Inspirés par l'exemple de l'Église primitive de Jérusalem (Actes 2 et 4), ils renoncent à la propriété privée et mettent tout en commun pour vivre dans le refus de la violence, la justice et le service du prochain, au près et au loin. La communauté regroupe des personnes d'origines très différentes. Le Bruderhof comprend vingt-trois implan-

tations, rurales ou urbaines, aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Australie et au Paraguay, avec un total d'environ 2900 personnes.

Pour en savoir plus ou pour organiser une visite, voir le site de la communauté : bruderhof.com/fr ➔

La Charrue présente des histoires, des idées et une culture originales pour inspirer foi et action quotidiennes. Partant de la conviction que les enseignements et l'exemple de Jésus peuvent transformer et renouveler notre monde, nous cherchons à les appliquer à tous les aspects de la vie, en cherchant un terrain d'entente avec tous les hommes de bonne volonté, indépendamment de leurs croyances. Le but de *La Charrue* est de construire un réseau vivant de lecteurs, de collaborateurs et de pratiquants afin que, pour reprendre Hébreux, nous puissions « nous encourager les uns les autres vers l'amour et les bonnes actions ».

La Charrue inclut des contributions que nous croyons dignes d'intérêt pour nos lecteurs, que nous soyons ou non entièrement d'accord avec eux. Les opinions exprimées par les contributeurs leur appartiennent et ne reflètent pas nécessairement la position éditoriale de *Plough* ou des communautés du Bruderhof.

Rédacteurs en chef : Peter Mommsen, Veery Huleatt, Sam Hine. Rédacteur de l'édition française : Allen Page. Directeur de création : Clare Stober. Designer : Rosalind Thomson, Miriam Bursleson. Directeur-rédacteur en chef : Shana Goodwin. Rédacteurs contributeurs : Maureen Swinger, Susannah Black. Traducteurs : François Caudwell, Isabelle Dufour, Brid Kehoe, Dominique Macabie, Marie-Noëlle von der Recke

Rédacteur en chef fondateur : Eberhard Arnold (1883-1935).

La Charrue, N° 2 : *Une table pour tous* (extrait traduit de la publication *Plough Quarterly* No. 20 : *The Welcome Table*, © 2019 par *Plough Publishing House*. tous droits réservés)

Publié par *Plough Publishing House*, ISBN : 978-0-87486-291-1

Copyright © 2019 par *Plough Publishing House*. Tous droits réservés.

Illustration de la couverture : par Michael Naples, image utilisée avec permission. Quatrième de couverture : photo utilisée avec l'autorisation de Cameron Davidson. Couverture intérieure : « Das Mahl » MISEREOR-Hungertuch « Hoffnung den Ausgegrenzten » par Sieger Köder © MVG Medienproduktion, 1996.

Siège Principal

PO Box 398
Walden, NY 12586 USA
+1 845 572 3455
info@plough.com

Royaume-Uni

Brightling Road
Robertsbridge TN32 5DR
+44 (0)1580 883 344
charrue@ccimail.co.uk

Allemagne

Talweg 18 / Grafe Haus
07639 Bad Klosterlausnitz
+49 (0)3 6601 922 5431
holzland@bruderhof.com

Australie

4188 Gwydir Highway
Elsmore NSW 2360
+61 (0)2 6723 2213
info.aus@plough.com

Envoyer les changements d'adresse à

La Charrue
Darvell Community
Robertsbridge TN32 5DR
Royaume-Uni

Abonnement gratuit en navigant à la page Web www.plough.com/sabonner-la-charrue

Désabonnement en écrivant à charrue@ccimail.co.uk

De la ferme au festin

Chères lectrices, chers lecteurs,

Photo de Michael Naples. Utilisées avec la permission de l'auteur.

LA NOURRITURE est l'une des grandes passions de notre époque. Qu'il s'agisse de se donner du prestige, de contribuer à la santé ou au plaisir, ce qui est sur la table occupe dans la culture d'aujourd'hui la place privilégiée que l'art occupait à la Renaissance. Bocuse est notre Leonard de Vinci, Ducasse notre Raphaël, Pierre Gagnaire notre Caravage. L'écriture culinaire, un genre qui importait fort peu il y a deux décennies, fait beaucoup désormais pour consolider le chiffre d'affaire des entreprises médiatiques.



Ce n'est pas nécessairement mauvais. On peut sourire de l'idée de considérer la nourriture comme un art, mais il est bon que l'on redécouvre l'artisanat familial qui consiste à produire, préparer et servir des aliments. Le mouvement « de la ferme à la table » a suscité une attention renouvelée pour la santé des fermes et du monde naturel. De grands écrivains culinaires ont appris à ceux qui ont de l'argent à apprécier les dîners locaux et la cuisine traditionnelle des immigrants – et peut-être même à connaître un chauffeur de camion ou un immigrant en cours de route.

Malgré tout, il y a quelque chose de mensonger dans l'obsession de notre culture pour la nourriture, alimentée par l'Instagram. L'intimité promise – grâce aux manières traditionnelles de manger et de vivre, grâce à l'expertise du boucher et du boulanger, grâce à la terre et au terroir – est une contrefaçon. Le sentiment d'enracinement suggéré n'est qu'un produit habilement commercialisé. Le même capitalisme de consommation qui a poussé la ferme familiale à la quasi-extinction et qui provoque l'exode massif des jeunes des zones rurales s'empresse d'adopter des slogans régionalistes et ceux du commerce équitable. Au cours des prochaines décennies, la plupart des familles agricoles seront probablement remplacées par des conglomérats agricoles dotés de parcs de

tracteurs sans conducteur. Déjà, le bilan est tragique : le taux élevé de suicides chez les agriculteurs indiens suscite à juste titre l'indignation, et même aux États-Unis, les agriculteurs mettent fin à leurs jours à un rythme deux fois plus élevé que les anciens combattants.

Ce numéro de *La Charrue* retrace les liens entre la ferme et l'alimentation,

entre l'humus et l'humain. Selon le premier livre de la Bible, prendre soin de la terre était la première mission de l'humanité : « Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient ; et il y plaça l'être humain qu'il avait formé » (Gen. 2:8). Le désir de se salir les mains en produisant sa propre nourriture ne vient donc pas seulement du romantisme moderne, il fait partie intégrante de la nature humaine. Pour le meilleur et pour le pire, la nourriture – la manière dont elle est cultivée et dont elle est partagée – fait de nous ce que nous sommes.

« Je vais m'asseoir à la table d'accueil », proclame un spiritual afro-américain chanté autrefois par des esclaves. Ce chant fait référence à la scène finale de la Bible, aux noces de l'Agneau décrites dans l'Apocalypse, auxquelles toute race, toute tribu et toute langue sont invitées. Pour ceux qui ont composé ce chant, la table d'accueil devait sembler bien lointaine. Mais c'était aussi une promesse – le gage divin qu'ils connaîtraient un jour la liberté et l'abondance librement partagée, une terre nouvelle et une humanité restaurée.

Quand on parle d'aliments, le symbole est la substance. Chaque repas, s'il est partagé généreusement et dans une hospitalité radicale, est déjà maintenant un avant-goût de la fête à venir.

Soyez chaleureusement salués,

Peter Mommsen, rédacteur en chef

Traduit de l'anglais par Marie-Noëlle von der Recke.

En réponse à l'article de D. L. Mayfield : « Que peut apporter l'école ? » (Hiver 2019) : Je suis d'accord, pour une large part, avec ce que dit D. L. Mayfield – avec deux réserves, cependant. D'abord, faire tout ce que nous pouvons pour les autres ne veut pas nécessairement dire mettre nos enfants à l'école publique du quartier. Il n'est pas forcément vrai que pour chaque enfant placé dans une charter school [une école laïque aux Etats-Unis à gestion privée dont le financement est public. Ces écoles sont entièrement gratuites dans un établissement privé ou scolarisé à la maison, ce soit autant de ressources en moins pour ceux qui sont à l'école publique.

Chaque contexte est différent. Par exemple, à Baltimore, des parents inquiets n'ont pas pu empêcher l'initiative d'armer la police de l'école malgré une forte campagne d'opposition. Tout établissement « mal coté » n'est pas nécessairement un sympathique laissé-pour-compte qui aurait seulement besoin de quelques parents plus impliqués : certains établissements sont réellement si corrompus, si peu sûrs, et si défavorisés qu'il est inutile d'y intégrer des parents et des élèves de milieux plus diversifiés (ce qui, en outre, se ferait au préjudice de ces derniers).

Deuxièmement, nous avons envers nos enfants des responsabilités propres à chacun d'entre eux. Ceux porteurs d'un handicap, ceux qui ont des difficultés d'apprentissage au sein de leur environnement, ceux qui sont les boucs-émissaires de leurs camarades ou qui subissent d'autres formes de traumatismes à l'école – tous ceux-là ont peut-être besoin d'être scolarisés de manière différente. Et pourquoi pas ? Je crois que nous pouvons reconnaître cela tout en soutenant le point de vue de D. L. Mayfield. Si nous faisons de « l'amour des pauvres » une priorité absolue au détriment des besoins réels de nos enfants, nous faisons le lit de bien des souffrances inutiles – pour eux comme pour nous.

Matthew Loftus, Litein, Kenya

En tant que parent ayant accompagné, avec l'aide de ma femme, mes quatre enfants avec succès à travers toute leur scolarité, j'ai été très déçu par l'article « Que peut apporter l'école ? ». Très tôt, nous nous sommes rendus compte que nos enfants avaient des

besoins différents, et nous avons toujours pris nos décisions – parfois très difficiles pour la famille – en fonction de ce qui était le mieux pour chaque enfant. Nous avons parfois choisi la scolarisation à la maison, parfois les écoles privées, les écoles publiques, ou les écoles confessionnelles.

A certaines périodes, tous nos enfants suivaient une scolarité différente. Mais jamais nous n'en avons conçu de sentiment de culpabilité. Nous sommes une famille interethnique et avons le sentiment d'avoir été de bons exemples pour d'autres parents (en particulier pour des parents issus de minorités) en ce qui concerne la défense des enfants et le combat contre la médiocrité des programmes ou de l'enseignement de certaines écoles. Quand des amis nous critiquaient parce que « nous voulions de meilleurs programmes scolaires pour nos enfants parce qu'ils étaient doués », nous répondions : « Non, nous croyons que les écoles devraient fournir ce genre d'enseignement pour tous les enfants ».

D. L. Mayfield commet l'erreur commune à tant de critiques de l'instruction publique, qui est de prétendre que le rôle principal des écoles publiques est de corriger les inégalités sociales. Non seulement cela est difficilement réalisable, mais cela peut, *in fine*, faire davantage de tort aux enfants qui ont le plus besoin d'aide – ce que deux exemples récents, le programme Zéro Tolérance et la loi NCLB [No Child Left Behind Act (aucun enfant laissé pour compte (loi de 2001)], illustrent bien. Elle perpétue également le vieux stéréotype sur les enfants surdoués : ils peuvent réussir dans n'importe quel contexte éducatif. La vision nouvelle, cependant, c'est que ces élèves ont des besoins qui leur sont propres et auxquels il faut répondre si l'on veut qu'ils réussissent.

Je tiens à préciser qu'offrir ce qui convient le mieux à chaque enfant ne signifie pas obligatoirement choisir pour lui l'école la plus réputée. A une époque où nous habitons dans le secteur d'une telle école, nous avons choisi de mettre nos enfants au lycée public de la ville (au Colorado, les parents peuvent demander de mettre leurs enfants dans une école en dehors de leur secteur s'il y a de la place) parce que nous voulions qu'ils fassent l'expérience de divers milieux scolaires.

Francis Wardle, Denver, Colorado, USA

La foi et le chocolat

À Shell, en Équateur, une petite équipe de l'association missionnaire Reach Beyond travaille à développer une variété de plant de cacao qui soit résistante et à aider des communautés vivant dans la jungle à l'est du pays à en faire une culture commerciale.

C'est en 1931 que Reach Beyond a commencé à travailler en Équateur, d'abord dans le cadre de la radiodiffusion puis en élargissant ses activités aux soins médicaux.

Mais cette entreprise agricole est un nouveau terrain d'action, qui fait suite à une campagne de distribution de plants de cacao par le gouvernement, qui ne comportait pas d'instructions quant à la manière de bien entretenir les semis. La maturation des plants de cacao prenant entre trois et cinq ans, ceux-ci ont besoin, durant cette période, d'être protégés des fortes pluies qui s'abattent sur la région. Une fois parvenus à maturation, ils pourront ensuite être cultivés en plein champ, mélangés avec des plantes à cycle plus court telles que le manioc, les haricots et le yucca.

Une des serres de Reach Beyond en Équateur



Crédit photo: Ralph Kurtenbach

Dans le cadre du programme Reach Beyond, les habitants des collectivités participantes sont propriétaires des champs autour de leur domicile. Ils s'inscrivent à un programme de formation continue et partageront les bénéfices de toutes les ventes de cacao, qui seront dirigées vers deux usines locales qui transforment et vendent le chocolat Amazon.

Wim de Groen, directeur du développement communautaire de la mission, décrit son travail

comme une parabole en actes : « Nous aimons dire que 'partager l'évangile est ce que nous faisons ; la culture du cacao est la manière dont nous le faisons'. Ainsi, tout en apprenant à prendre soin de ces cultures, nous lisons aussi la Bible et la rattachons à tout ce que nous faisons ».

Quand nous greffons nos plants de cacao, nous commençons avec une racine qui est très robuste et peut résister à des pluies torrentielles, mais dont le fruit n'est pas bon. A cette racine on greffe une plante solide et belle – elle donne une gousse brillante et dorée, et produit un cacao foncé de grande qualité. C'est un merveilleux exemple de la façon dont nous devons être greffés à Jésus pour porter de bons fruits. »

Maître ébéniste : Paul Sellers

Si vous êtes intéressés par le travail du bois et par la beauté de l'artisanat réalisé avec de l'outillage à main, vous avez peut-être déjà entendu parler de Paul Sellers ou vous avez vu ses vidéos postées régulièrement sur YouTube. Paul a travaillé le bois pendant presque toute sa vie et mène depuis de nombreuses années une campagne pour le retour de l'outillage à main dans le domaine du travail.

Originaire de Stockport, en Angleterre, il a passé quelques années au Texas, et vit à Oxford depuis dix ans. C'est un ardent défenseur de l'idée selon laquelle l'amour du travail est une partie essentielle de l'existence humaine et se considère lui-même comme un amateur car il ne ferait pas autre chose que ce qu'il fait, qu'il soit payé ou non. « J'ai connu des moments difficiles dans ma vie – qui n'en a pas eu ? Parfois nous cherchons à en guérir de manière immédiate, parfois en restant simplement actif, mais il y a des moments où seul le travail manuel créatif peut réparer ce qui est brisé. J'aime que de plus en plus de gens trouvent la paix dans le silence des lieux de travail. » paulsellers.com



Paul Sellers dans son atelier

Traduit de l'anglais par Brid Kehoe

Le garçon et le jeune taureau

MAUREEN SWINGER



Photo utilisée avec la permission de l'auteur.

Le fils de
l'auteur
avec son
jeune
bœuf

TOUT A COMMENCÉ avec un exercice de formation du caractère. Chaque année deux ans de suite, Brune, la gentille vache Suisse de notre communauté, a mis bas une génisse, portant ainsi notre troupeau de laitières à l'impressionnant total de trois. Or, en novembre 2017, quand nous nous sommes penchés à la porte de l'étable, ce fut pour constater la

présence d'un bébé taureau couleur crème, tout flageolant sur ses petites pattes. Qu'allions-nous en faire ?

À peu près à la même époque, nous nous interrogeons également sur la conduite à tenir envers le jeune garçon dont les grosses colères mobilisaient si souvent notre foyer. Se pourrait-il que le gamin s'occupe du veau ?

Maureen Swinger est une rédactrice chez Plough. Elle réside à Fox Hill, un Bruderhof à Walden, dans l'État de New York. Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.

L'étable se trouve à quelques centaines de mètres à peine derrière la maison. Notre fils pourrait peut-être aider le petit bovin à mener une vie épanouie et productive, jusqu'à l'abattage à l'automne prochain.

Mon mari m'a fait remarquer que notre famille n'est pas vraiment fan des mascottes. Notre fils ne s'est jamais vu confié la survie de quoi que ce soit au quotidien. Il s'est désintéressé du lapin au bout d'une semaine seulement. Nous aussi, pour tout dire. La bestiole dut trouver un foyer plus stable et plus aimant.

Notre fils aime la viande ; il reste volontiers à l'affût dans l'observatoire à gibier et aime participer à la transformation d'un chevreuil en rôtis et saucisses. Et vous me dites maintenant qu'il va regarder une petite créature dans les yeux, lui donner un nom, l'élever, tout en sachant qu'elle a une date de péremption d'un an ? Ça va nous le traumatiser, c'est sûr.

Quand nous lui avons proposé l'aventure, il manifesta un tel enthousiasme que se sont envolées toutes mes inquiétudes. Le gentil petit taureau, Sport, n'a jamais eu à attendre longtemps pour recevoir ses attentions. Tous les matins, notre fils sautait du lit, enfilaient ses bottes et courait lui prodiguer grain, foin et eau fraîche.

Pour sûr, le veau n'a jamais eu à attendre ; nous si. Le garçon n'est jamais arrivé à l'heure au petit déjeuner. Les voisins ont dû s'habituer à entendre, d'abord, un veau en pleine croissance réclamer en mugissant son petit déjeuner, puis le beuglement d'un parent agacé crier, « À table ! ». Nous parvenait alors un lointain « J'arrive », suivi, cinq ou dix minutes plus tard, du cow-boy lui-même – qui se souvenait même (peu souvent...) de retirer ses bottes crottées avant de s'attaquer à ses propres céréales.

Il avait toujours une bonne explication. Un jour, Sport réussit à se coincer la tête entre deux barreaux de sa claire-voie. Une autre fois, un ouvrier agricole avait installé le veau dans un pâturage plus éloigné. Notre garçon dut traverser le pâturage voisin en trimbalant un seau débordant de grain, et trois grandes

vaches gourmandes se mirent à converger vers lui. Amicales, oui ; douces, sans doute ; mais 700 kg de muscles chacune, aussi. Difficile de négocier dans un tel contexte. Un jour, il répondit à l'appel du fenil qui mourait d'être exploré ; une autre fois, c'est la clôture qui avait besoin que quelqu'un se balance dessus.

Il n'en faisait pas des excuses, mais racontait ses aventures d'un air émerveillé, devant son bol de céréales. « Super, mais tu dois arriver à l'heure au petit-déjeuner », lui rappelions-nous. Ce à quoi il nous certifiait son total assentiment : « Demain sans faute... » Mais il était encore en retard le lendemain.

L'été venu, la coloration fauve clair de Sport avait viré au brun foncé et, quand il mugissait, on croyait entendre un adolescent tester un juron en essayant de ne pas se casser la voix. Il n'avait plus envie de caresses amicales entre les bourgeons de ses cornes. Pourtant, notre garçon de ferme était fier de son pensionnaire, et il le servait fidèlement en bavardant amicalement avec lui, pendant qu'il mâchait son maïs.

En septembre, Sport était devenu un robuste yearling. Papa recommanda à son fils de ne plus grimper dans son bercail. Puis ce fut octobre et, quand notre fils se leva, ce fut pour aller faire ses adieux. Tous les matins, il était allé seul s'occuper de lui, et il tenait à être seul aussi en ce jour mémorable. On ne saura donc jamais ce qu'ils ont bien pu se dire. À son retour, il était sombre, mais serein.

Un voisin bien intentionné lui demanda : « Quand ton taureau sera passé par la case boucherie, comment te sentiras-tu ? » « Rassasié », répondit-il, après moins d'une seconde d'hésitation.

J'ai su alors que je m'étais inquiétée pour rien.

Le barbecue a nourri deux cents personnes, et les convives ont eu la bonté de le remercier pour son bon travail. J'adore voir son visage empreint de fierté tranquille quand il évoque Sport. « Maman, c'était un bon p'tit gars, cette bête. Et sa viande... délicieuse, tu te rappelles ? » ➤



EDWIDGE DANTICAT

Ceci est mon corps



Reproduit avec la permission d'André Chung

Nourriture et Liberté

LE PÈRE D'UNE AMIE avait coutume de lui dire, en la voyant savourer une nourriture qui lui semblait un peu trop abondante, qu'elle creusait lentement sa tombe avec ses dents. Cette pensée est un lieu commun. D'autres l'ont exprimée avant lui et continueront de le faire après. Mon amie et moi-même répondions à son père et à ceux qui lui faisaient écho – si ce n'était dans les mêmes termes, en tous cas avec la même intention : *Oui, on sait.*

Je repense souvent à cette image de tombe que l'on creuse avec ses dents quand je suis avec des gens pour qui la nourriture n'est pas quelque chose qui surabonde et que l'on tient pour acquis, ou des gens pour qui elle semble dangereuse. Dans les centres de détention pour immigrants que j'ai visités, par exemple, la question de la nourriture revient souvent. Pour de nombreux détenus, la nourriture détestable qui leur est servie à des heures indues – le petit déjeuner peut être servi à quatre heures du matin et le dîner à quatre heures de l'après-midi – leur semble être une punition supplémentaire.

Il y a quatorze ans, une femme rencontrée à l'hôtel South Florida transformé en maison de détention pour femmes et enfants arrivant d'Haïti à Miami en bateau, m'avait dit : « On ne gardait rien de ce qu'on mangeait ». Soit ces femmes vomissaient, soit elles avaient la diarrhée. Elles vivaient à six dans une chambre d'hôtel. Certaines étaient obligées de dormir par terre, mais c'était la nourriture qui leur semblait être le plus grand tourment et la plus grande humiliation. Non seulement ces femmes n'avaient aucune maîtrise sur ce qu'elles absorbaient, mais en plus, cela les rendait malades – et la maladie les déshumanisait davantage encore.

Pendant mon adolescence, au début des années 80, j'accompagnais souvent mes parents avec le groupe paroissial de mon père pour rendre visite aux réfugiés Haïtiens et aux demandeurs d'asile dans un centre de détention proche du Brooklyn Navy Yard. Là aussi, la question de la nourriture était évoquée. A l'époque, les hommes croyaient que les hormones de la nourriture du centre de détention leur faisaient pousser des seins, une affection connue sous le nom

de gynécomastie. « Ils essaient de nous transformer en femmes pour nous rendre plus dociles », avait dit un homme à mon père lors d'une de nos visites.

En octobre 1987, trente hommes venant d'Haïti qui avaient été détenus au Centre de détention de Krome, à Miami, déposèrent une plainte contre le gouvernement fédéral, affirmant qu'ils avaient développé une gynécomastie pendant qu'ils étaient à Krome. La seule chose que les hommes détenus à Brooklyn et à Miami semblaient avoir en commun, outre qu'ils étaient Haïtiens et en détention, était la nourriture institutionnelle.

Le procès révéla que la gynécomastie avait pu être causée par l'usage d'insecticides (notamment d'un produit destiné aux animaux) dans les centres de détention, et d'une crème agressive anti-gale et anti-poux, appelée Kwell, que l'on donnait quotidiennement aux détenus Haïtiens en guise de lotion corporelle. Par ailleurs, d'autres recherches mirent en évidence des liens entre régime alimentaire et gynécomastie, et les plaignants demeurèrent convaincus que la nourriture de leur centre de détention avait un lien avec leur affection. En dépit de tout cela, un jury déclara le gouvernement non responsable.

LES REPAS ABSORBÉS en situation de désespoir ou de détresse finissent, bien sûr, par rester gravés dans les mémoires. Le choix du dernier repas d'un condamné à mort suscite un tel intérêt que dans les conférences de presse post-mortem, il est souvent mentionné en même temps que les dernières paroles. Le dernier repas le plus connu est la Cène, très lointain ancêtre de tous les derniers repas. Nous ne savons rien d'autre de ce qui a été consommé durant la Cène mis à part le pain azyme et le vin que Jésus offrit à ses disciples – y compris ceux qui le renieraient et le trahiraient – en disant : « Prenez, mangez, ceci est mon corps. » Puis, « Buvez, ceci est mon sang ».

Bon nombre des hommes que mon père et ses amis paroissiens allaient voir dans le centre de détention de Brooklyn, il y a bien des années, étaient croyants. Tout comme l'étaient certaines des femmes

Edwidge Danticat est l'auteur de nombreux ouvrages, dont un recueil d'histoires à paraître chez Knopf en août 2019 : Everything Inside. Elle fut lauréate du Prix MacArthur en 2009, et du Neustadt International Prize for Literature en 2018. Traduit de l'anglais par Brid Kehoe.

à qui je rendis visite des années plus tard, tant que je fus autorisée à me rendre dans les centres de détention pour immigrants. Beaucoup d'enfants détenus et non accompagnés portent sur eux, entre autres amulettes précieuses, une croix ou une médaille de Saint Christophe supposées les protéger durant leur voyage éprouvant. On dit que Saint Christophe porta dans ses bras un petit enfant vulnérable pour le faire traverser un fleuve tumultueux, un enfant qui aurait pu être n'importe quel enfant dans le besoin, l'enfant d'un étranger, et qui s'avéra être l'Enfant Jésus. Saint Christophe était lui aussi un migrant, qui finit par être emprisonné puis exécuté pour sa foi.

Bien des enfants qui, de nos jours, traversent eux aussi des déserts et des cours d'eau déchaînés, se mettent en route avec un peu de nourriture soigneusement préparée pour les sustenter au moins une partie du chemin. Puis, pour le reste du voyage, parents comme enfants doivent espérer qu'ils trouveront d'une façon ou d'une autre de la nourriture, qu'elle soit à acheter ou donnée, ainsi que l'eau nécessaire à leur survie. Cela requiert autant de foi que d'espérer qu'il y a une lampe à côté d'une porte dorée, une porte encore ouverte aux « cohortes serrées qui aspirent à vivre libre »¹.

L'UNE DES MANIÈRES dont mes parents immigrés tentèrent de nous imprégner, mes frères et moi, de la culture américaine fut de nous laisser choisir entre manger des pizzas, du poulet frit ou des hot-dogs les vendredis soirs, après avoir mangé du riz, des

1 NdT : Allusion au poème d'Emma Lazarus gravé sur le piédestal de la statue de la liberté, et qui s'adresse aux opprimés, aux immigrants en quête d'une nouvelle vie.



haricots et des bananes plantain ou d'autres plats haïtiens tous les autres soirs de la semaine. Je ne leur ai jamais dit que je mangeais déjà cette nourriture américaine tous les jours à la cantine de l'école, parce que j'avais peur que mes parents, eux aussi, croient que je creusais ma tombe avec mes dents.

Ma mère aimait nous dire, à mes frères et moi, que *sak vid pa kanpe* (les sacs vides ne tiennent pas debout) et que *se sak k nan vant ou kip a w* (tu ne possèdes que ce que tu as dans le ventre). Et à cela, nous aussi nous répondions : Oui, *on sait*. Elle nous répétait souvent cela avant que nous n'allions déjeuner ou dîner chez quelqu'un. La grande leçon de toutes ces maximes maternelles et de ces proverbes familiaux était de ne jamais se montrer quelque part le ventre trop creux. On ne savait jamais quand on allait passer à table, et jusque-là, il ne fallait pas avoir l'air trop

Carl Juste, *Crushed* (Écrasé), Port-au-Prince, Haïti

Image sur la page précédente: André Chung, Cane Cutter (Coupeur de cane), La Havane, Cuba



Carl Juste,
A Day's
Work (Une
journée
de travail),
Port-au-
Prince,
Haïti

affamé ni trop impatient. Et si par hasard notre arrivée coïncidait avec l'heure d'un repas auquel nous n'avions pas été conviés, il fallait refuser la nourriture qui nous était offerte même si on mourrait de faim, ceci afin de ne pas donner l'impression d'être avide et calculateur, venu exprès pour manger – *visye*.

Je repense également à tout cela quand j'entends parler de gens qui n'ont pas le choix de leur nourriture, de gens qui doivent complètement compter sur les autres pour se nourrir, de gens qui n'ont d'autre choix que d'avalier une nourriture qu'ils exècrent, et de gens qui sont nourris contre leur volonté.

Lakhdar Boumediene, qui fut prisonnier à

Guantanamo de 2002 à 2009, écrit en 2017 dans *The New Republic*, au sujet de la grève de la faim qu'il y fit :

On me demande parfois pourquoi j'ai fait une grève de la faim. *Vouliez-vous mourir ? Aviez-vous renoncé ?* La réponse est non... J'ai arrêté de manger non pas parce que je voulais mourir, mais parce que je ne pouvais continuer à vivre sans faire quelque chose pour protester contre l'injustice de mon traitement. Ils pouvaient m'incarcérer sans raison et sans me laisser aucune chance de plaider mon innocence. Ils pouvaient me torturer, me priver de sommeil, me mettre à

Reproductions autorisées par Carl Juste



l'isolement, contrôler chaque aspect de ma vie. Mais ils ne pouvaient pas m'obliger à avaler leur nourriture.

En juillet 2013, Yasiin Bey, le rappeur et activiste autrefois connu sous le nom de Mos Def, accepta d'être nourri de force, de la même manière que l'étaient les prisonniers faisant la grève de la faim à Guantanamo. Bey fut attaché à une chaise d'alimentation qui ressemblait à une chaise électrique. Ses mains, ses pieds et sa tête furent sanglés. Une sonde naso-gastrique fut introduite dans son nez, dans sa gorge, jusqu'à son estomac, un procédé que l'armée américaine appelle « alimentation

entérale ». Pendant que Bey s'agitait et se contorsionnait dans sa chaise – pour autant qu'il le pouvait – les larmes coulaient sur son visage. Il toussait. Il grognait. Il implorait ses « geôliers », qui pesaient parfois de tout leur poids sur sa poitrine et son estomac, d'arrêter.

« S'il vous plait, s'il vous plait, arrêtez », suppliait-t-il.

Après environ une minute, il se tortillait et se débattait tellement que le tube est ressorti. Les geôliers lui firent alors une prise étranglement pour l'immobiliser davantage et ne s'arrêtèrent que lorsqu'il révéla sa véritable identité : « Je suis Yasiin Bey, dit-il. Arrêtez, s'il vous plait. Je n'en peux plus. » Puis il seffondra en larmes.

Si Bey avait été un vrai prisonnier, ses geôliers n'auraient pas arrêté jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à le nourrir de force. Les grévistes de la faim de Guantanamo étaient nourris de la sorte deux fois par jour, à chaque fois pendant deux heures. Puis on leur plaçait un masque sur la bouche pendant que leur corps assimilait la nourriture liquide – il s'agissait souvent du complément nutritionnel Ensure. De retour dans leurs cellules « sèches » – où il n'y avait pas d'eau – ils étaient surveillés étroitement pour voir s'ils vomissaient. S'ils vomissaient le complément, ils étaient ramenés à la chaise. Attachés à la chaise, bien des prisonniers urinaient et déféquaient sur eux, comme l'on peut s'y attendre. La sonde, bien sûr, rend la respiration difficile. Pendant le mois sacré du Ramadan des musulmans, les prisonniers qui jeûnaient étaient nourris de force avant l'aube et après le coucher du soleil. Au début de cette année, des prisonniers entamèrent une grève de la faim dans les centres de détention pour immigrants au Texas, à Miami, Phoenix, San Diego et San Francisco, et furent nourris de force par sonde naso-gastrique, sur ordre d'un juge fédéral. D'après des membres de leurs familles, cette alimentation forcée a provoqué chez eux de constants vomissements et saignements de nez.

QUAND UNE PERSONNE MEURT dans des circonstances mystérieuses, quand, par exemple, elle succombe subitement sans signe avant-coureur de maladie, les aînés de ma famille diront parfois qu'elle a été mangée. *Yo mange li*. Ils l'ont mangée. *Ce yo* (ils) est souvent

une personne ou un groupe de personnes mal intentionnées, qui ont utilisé des forces destructrices pour tuer quelqu'un à distance. Jamais personne ne consentirait à être mangé de la sorte, à moins de ne pas avoir le choix ou d'être noble au point d'accepter de se sacrifier.

Au début des années 1990, avant de devenir une prison militaire où des gens suspectés de terrorisme sont détenus indéfiniment, la base navale de Guantanamo à Cuba a été utilisée pour y entasser trente-sept mille demandeurs d'asile haïtiens en tout, qui avaient été interceptés en haute mer par les garde-côtes américains après que le premier président démocratiquement élu d'Haïti, Jean-Bertrand Aristide, ait été renversé par un coup d'état militaire. Et parce qu'à la même époque les immigrants séropositifs étaient interdits d'entrée aux États-Unis, les demandeurs d'asile haïtiens séropositifs furent retenus à Guantanamo pour une durée qui a dû être perçue elle aussi comme une durée indéfinie. Le 23 janvier 1993, menés par Yolande Jean, mère de deux enfants et militante politique haïtienne, plus de deux cents haïtiens séropositifs entamèrent une grève de la faim qu'ils poursuivirent pendant quatre-vingt-dix jours. Yolande Jean avait alors déclaré à des reporters américains : « Nous avons entamé une grève de la faim afin que ce corps dépérisse et que l'âme puisse alors s'en aller vers Dieu. Laissez-moi me tuer pour que mes frères et sœurs puissent vivre. »

Voici ce qu'écrivit en 1993 Yolande Jean dans une lettre adressée à sa famille, et en particulier à ses fils Hill et Jeff, alors qu'elle était en grève de la faim à Guantanamo Bay :

*A ma famille,
Ne comptez plus sur moi, parce que je suis perdue
dans les combats de la vie... Hill et Jeff, vous n'avez
plus de mère. Puissiez-vous réaliser que vous n'avez
pas une mauvaise mère, mais seulement que la
vie m'a enlevée. A Dieu, mes enfants. A Dieu, ma
famille. Nous nous reverrons dans un autre monde.*

Yolande Jean survécut, mais la moitié des grévistes de la faim séropositifs moururent après leur libération.

Combien d'entre nous auraient le courage d'écrire une telle lettre ? Et combien d'autres mères devront écrire des lettres comme celle-ci, ou du moins se trouver un jour pas loin de le faire ? Combien devront continuer à dire : *c'est mon corps, c'est mon sang, c'est mon fils, c'est ma fille, c'est mon espoir, c'est mon rêve, c'était ma vie, voilà ce qu'aurait dû être ma vie, voilà comment j'imaginai ma mort* – combien d'entre nous devront encore réciter ces plaidoyers, ces prières, ces lamentations et ces chants funèbres, avant d'être conviés au repas partagé, avant qu'on nous accorde le droit de nous asseoir et de manger en paix ? ➤

À la table ouverte

Casser la croûte au quatre coins du monde :
La Charrue a demandé à six amis répartis dans six pays
de lui faire part de ce à quoi ressemble l'hospitalité et
quelle en est la saveur.

Brésil • Claudio Oliver

Zimbabwe • Elizabeth Mambo

Corée du Sud • Seonghee Kim

États-Unis • Cozine A. Welch Jr.

Nicaragua • Jairo Condega Morales

Allemagne • Clemens Weber



Construire des tables, pas des murs • Curitiba, Brésil

Claudio Oliver : On nous dit que nous vivons dans un monde où les ressources sont limitées alors que les besoins et les envies sont illimités. La réponse du monde à ce problème est l'exclusion, les murs et la violence. Cependant, si nous sommes chrétiens, nous sommes appelés à croire que Dieu a créé un monde rempli de richesses auquel il a fixé des limites, mais qui peut assurer une vie abondante pour tous. En tant que communauté, nous prenons acte de cette abondance de la création non pas en construisant des murs plus hauts, mais des tables plus longues pour manger et parler ensemble.

Tous les samedis, nous avons deux occasions, le déjeuner et le dîner, pour offrir à nos amis une grande table, des pâtes biologiques fantastiques et des produits de notre production agricole urbaine. C'est là notre réponse aux deux dernières années de division que notre pays a subies. Une grande nappe couverte de mets délicieux et sains, pour célébrer la plus ancienne des traditions chrétiennes : le partage de la table et de la parole.

Enseignants, voisins et ouvriers, jeunes et moins jeunes s'assoient ensemble à notre longue table. Nous apprenons les uns des autres et nous savourons la nourriture, les histoires et la vie, tout en entretenant la gaieté accueillante que Thomas d'Aquin appelait joie de vivre (*eutrapelia*).

Une simple assiette de gnocchis peut susciter des larmes de gratitude lorsqu'elle est servie avec sincérité ; un verre d'eau et un sourire peuvent apporter de l'espoir à un visiteur déprimé ; des amitiés nouvelles se créent autour d'un morceau de gâteau aux carottes brésilien. Plus encore, des personnes dont la vie est brisée peuvent faire l'expérience de la guérison lorsque celle-ci s'incarne, authentiquement et concrètement, dans des vies abondantes et des tables accueillantes.

Claudio et Katia Oliver vivent et servent comme pasteurs dans une communauté de vie à Curitiba au Brésil ; la Casa da Videira marche à la suite de Jésus depuis vingt-cinq ans. Traduit de l'anglais par Marie-Noëlle von der Recke.



La préparation de la *Sadza* • Negovano, Zimbabwe

Toutes les photos sont reproduites avec l'aimable autorisation des auteurs.

Elizabeth Mambo : Mon village s'appelle Negovano. Lors de cette célébration, nous savourons une réunion de la famille et des amis longtemps attendus. Certains sont venus d'Amérique, d'autres ont vécu ici toute leur vie. Quand nous faisons la fête, tout le monde est le bienvenu. On peut toujours faire circuler la nourriture. Nous commençons et terminons nos réunions par la prière et le chant – beaucoup de chants. Et on ne chante pas sans danser !

Lors de chacune de ces réunions, nous commençons toujours par cuire la *sadza*, l'aliment de base au Zimbabwe, en utilisant de la semoule de maïs moulue. La *sadza* cuite lentement sur un feu ouvert ; c'est tout un art pour obtenir la bonne consistance. La *sadza* rassasie bien et accompagne bien les autres plats : le riz à la sauce au beurre d'arachide, la courge musquée, le chou vert et la salade de tomates

ainsi que le poulet ou la viande de chèvre cuits en un ragoût légèrement épicé. Nous cultivons tout nous-mêmes.

Les temps sont encore très durs dans les zones rurales du Zimbabwe ; nous nous inquiétons de l'avenir de notre pays.

Il y a eu plusieurs années de sécheresse et la situation gouvernementale ne s'est pas améliorée, même si le pouvoir a changé de mains. Mais nous ne sommes pas du genre à perdre l'espoir. Dieu est toujours avec nous, et nous sommes ensemble.

Elizabeth Mambo est kinésithérapeute et maman de 3 enfants. Elle vit actuellement à New-York mais reste en contact avec sa famille au Zimbabwe, à laquelle elle rend visite aussi souvent que possible. Traduit de l'anglais par Marie-Noëlle von der Recke.



Qu'est-ce qu'un repas chaud ? • Seoul, Corée du Sud

Seonghee Kim : Nous nous asseyons autour de la table avec la famille de mon beau-frère et avec sa mère. Nous avons emménagé à Séoul il y a peu de temps, laissant la maison que nous avons construite à la campagne. Le repas n'est pas particulièrement festif ; la table est une planche de zelkova que j'ai coupée dans un tronc d'arbre abandonné.

Nous partageons du riz multigrains, du *kimchi*, du *namul muchim* (légumes assaisonnés), du *bulgogi* (barbecue de boeuf assaisonné) et du *doenjang-jjigae* (ragoût de pâte de haricots fermentée) – notre menu quotidien typique. Les genoux et les baguettes se heurtent ; notre salon est petit, et beaucoup de personnes sont assises autour de la table. Ma femme s'occupe du bébé pour que sa belle-sœur puisse manger.

Il n'y a pas que les membres de la famille assis autour de cette table. Nous avons souvent des amis, des camarades de classe et des collègues qui viennent chez nous partager notre repas. Pour la génération

de nos parents, servir un bon repas aux voyageurs faisait partie de la vie. Aujourd'hui, de telles réunions sont devenues rares. Les revenus ont augmenté de façon spectaculaire en Corée, mais la place dans nos cœurs et dans notre emploi du temps, elle, a beaucoup diminué. Je vois notre société mener son chemin dans la richesse mais aussi dans la solitude. Mais le souvenir de nos parents qui servaient des repas à une telle variété de personnes nous le rappelle : nous connaissons grâce à eux la signification de l'expression « un repas chaud ». Et c'est ce que nous essayons de perpétuer. Un repas n'est pas fait uniquement d'individus. Il devient un corps vivant qui réchauffe les participants, les encourage et leur donne de la force.

Seonghee Kim travaille pour Hansalim, un mouvement coopératif en Corée du Sud qui met en contact les agriculteurs et les consommateurs pour « sauver tous les êtres vivants ». Traduit de l'anglais par Marie-Noëlle von der Recke.



Premier repas • Michigan, États-Unis

Cozine A. Welch, Jr. : « Plus le repas est coloré, mieux c'est pour la santé », veut l'adage. J'ai donc commandé mes crêpes aux myrtilles, avec fraises rouge vif et bananes soleil, le tout garni de crème fouettée. Mon père a fait la même chose, avec fraises et bananes, mais sans crème. De nous deux, c'est moi le plus sensible aux questions de santé, visiblement !

Voilà à peine plus d'une heure que j'ai été libéré. Après avoir servi une peine de vingt ans pour un crime commis à dix-sept ans. Mon père et moi sommes assis l'un en face de l'autre sur les coussins bordeaux au cuir rigide du box d'un Bob Evans.¹ Lorsque nous avons partagé un repas ici, dans les années 90, nous avons des opinions et attitudes plus divergentes. Ces 240 mois de souffrance et de croissance, ont en partie comblé le fossé.

Je partage ici avec lui mon premier repas dehors ; en cette fin de matinée, le soleil fait scintiller nos couverts, et l'ambiance est un étrange mélange de joie et de tristesse. Ma mère est absente de notre réunion.

1. Une chaîne de restaurants aux États-Unis.

Soixante-huit jours avant ma libération, deux jours après le coup de fil de quinze minutes au cours duquel je lui ai annoncé mon retour chez nous, elle est morte. Bizarrement, elle ne manque pas à la fête. C'est comme si nous la voyions tous les deux, là, à sa place habituelle, à manger son omelette colorée, avec poivrons verts piqués dans des jaunes d'œufs canari.

En sortant de prison, la chanson « J'aimerais toujours ma maman. C'est ma fille préférée », passait à la radio sur le poste de mon père. Elle me reste en tête pendant que nous sommes attablés ici ensemble, à rire et pleurnicher, et pendant nos moments de silence, empreints de gratitude. Nos yeux se tournent souvent vers l'espace vide où son fauteuil roulant se serait trouvé ; et nous restons là, souriants, les yeux débordant de larmes.

Cozine A. Welch, Jr. a publié des poèmes. Elle est rédactrice et enseignante à Ann Arbor, Université du Michigan. Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.



Festival de l'île • Ometepe, Nicaragua

Jairo Condega Morales : En décembre dernier, les familles de la paroisse catholique de San José del Sur, village de neuf cents habitants situé sur la petite île volcanique d'Ometepe, ont célébré Noël autrement. Elles ont organisé un festin pour soixante-douze écoliers, dont beaucoup ont régulièrement le ventre vide. Il y avait une piñata, des cadeaux, des jeux, des danses et de généreuses portions de porc – les cochons d'Ometepe errent librement dans l'île et fournissent une viande savoureuse et nourrissante.

Une chanson souvent évoquée en hommage à mon île natale située sur le lac Nicaragua a pour titre « Ometepe, oasis de paix ». Depuis des siècles, Ometepe est à la hauteur de sa réputation. Même pendant les effusions de sang qui ont durement frappé le Nicaragua – d'abord la révolution sandiniste, puis l'insurrection Contra – il n'y a eu aucun combat sur le sol de l'île.

Mais la situation a changé au second semestre 2018. La police et les paramilitaires fidèles au gouvernement s'en sont pris à des personnes qui avaient participé à des manifestations populaires. Il y a eu des coups

de feu, des passages à tabac et des arrestations. En conséquence de la répression, l'économie d'Ometepe, qui dépendait fortement de l'écotourisme européen, s'est effondrée: des hôtels, des restaurants et des organismes de guides de montagne ont dû cesser leur activité. Beaucoup de gens, parmi les trente-cinq mille habitants de l'île – petits agriculteurs, le plus souvent, comme mes propres parents – n'ont plus l'argent nécessaire pour se procurer des médicaments et les produits de première nécessité. Chez les enfants, la malnutrition gagne du terrain.

C'est pourquoi, avec d'autres, notre famille a voulu exprimer son amour pour les enfants du village, qui sont les plus vulnérables.

Au terme d'une année difficile, cette fête a été un moment de bonheur partagé – pour les enfants et pour nous.

Jairo Condega Morales est originaire de Ometepe. Il coordonne le programme El Arado des éditions Plough qui diffusent gratuitement des livres et des programmes éducatifs pour les écoles du Nicaragua. Traduit de l'anglais par Marie-Noëlle von der Recke.



Hôtes chez nous • Berlin, Allemagne

Clemens Weber : La salle est prête et les tables dressées. Y ont été disposés pain de viande, purée de pommes de terre et choucroute. C'est la « soirée des invités » dans notre petite maison communautaire à Berlin. Elle compte six adultes, quatre enfants et un invité « à durée indéterminée ». Nous ne sommes qu'une petite bande. Mais l'église du Christ ne saurait exister seulement pour elle-même. Alors nous ouvrons nos portes.

Pendant la « soirée des invites » règne une grande effervescence : qui Dieu enverra-t-il aujourd'hui ? Nous ne savons jamais combien de convives attendre. Parfois c'est deux, parfois quinze. Mais on n'est jamais à court de nourriture.

Pendant qu'on mange, on parle. Souvent, on lit un texte court. Le dîner est suivi d'un chant, parfois d'un jeu, toujours d'une brève prière. Nous prenons Jésus au mot : « Partout où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, voici, je suis au milieu d'eux. » C'est aussi simple que cela : nous ne pouvons rien faire de

plus que préparer la nourriture et ensuite ouvrir les portes, dans l'attente que Dieu nous parlera à travers chaque invité présent.

Tom, SDF, se joint à nous régulièrement. « C'est un endroit merveilleux », nous a-t-il affirmé. Hans, qui a grandi sans ses parents, nous confie qu'il est reconnaissant d'avoir trouvé une famille. Ricardo, drogué en voie de guérison, nous a fait un dessin. La moitié supérieure est dorée, la moitié inférieure ténébreuse. Jésus – un chemin d'argent – relie les deux moitiés.

Cette expression de nos soirées ensemble nous convient parfaitement : tout est porté par l'Esprit. Nous vous en sommes reconnaissants. Et notre reconnaissance nous donne de nous sentir comme invités dans notre propre maison. ➤

Depuis dix ans, Clemens Weber vit avec sa femme et leurs enfants dans une communauté chrétienne locale, installée à Prenzlauer Berg, Berlin. Traduit de l'allemand par Dominique Macabie.



Pourquoi le Yémen meurt de faim

Provoquer une famine aujourd'hui

DANIEL LARISON

Un enfant dans un camp de personnes déplacées à Ibb, au Yémen, en août 2018

AUJOURD'HUI, UNE FAMINE n'est presque jamais la conséquence d'un manque de nourriture. Cela peut paraître étrange : au cours de quasiment toute l'histoire de l'humanité, des populations sont mortes de faim en raison de mauvaises récoltes ou de guerres qui avaient épuisé les réserves de nourriture. Désormais, les famines sont provoquées par les hommes. Elles ne surviennent pas par accident ou par négligence. Généralement, des responsables politiques décident d'infliger cette

sanction à un groupe de personnes qu'ils considèrent devoir supprimer. Provoquer une famine au 21^e siècle nécessite une impressionnante organisation. Il s'agit de quelque chose que des gens font à d'autres pour atteindre leurs objectifs politiques. En cela, la famine représente une autre forme d'atrocité de masse, un crime contre l'humanité. Un tel crime contre l'humanité est perpétré aujourd'hui au Yémen.

Le Yémen a été durement éprouvé par plus de quatre années de guerre. Comme nous l'apprend

Daniel Larison est rédacteur en chef au American Conservative. Il écrit aussi sur son blog. Titulaire d'un doctorat en histoire de l'Université de Chicago, il vit à Lancaster, en Pennsylvanie. Traduit de l'anglais par François Caudwell.

Alex de Waal dans son étude approfondie de l'histoire des famines modernes, *Mass Starvation* : « une volonté d'agir – des décisions politiques – sont nécessaires pour transformer une catastrophe en une famine de masse. » De fait, la famine au Yémen est principalement la conséquence d'un blocus économique et d'autres décisions politiques prises par le gouvernement du Yémen dirigé par le président Hadi, soutenu par les Saoudiens et reconnu par la communauté internationale. Hadi a succédé à Ali Abdullah Saleh, qui fut à la tête du Yémen pendant plus de trente ans avant d'être contraint de quitter le pouvoir à la suite des manifestations de 2011. Hadi a ensuite été évincé par les Houthis, ou groupe Ansar Allah, lors d'un coup d'État en septembre 2014. Au printemps 2015, une coalition d'États arabes, conduite par l'Arabie saoudite et les Émirats Arabes Unis et soutenue par les États-Unis, lança une opération militaire afin de réinstaller Hadi et d'expulser les Houthis de la capitale. Saleh et les Houthis conclurent une alliance de convenance qui a échoué l'année dernière quand les Houthis se sont brouillés avec Saleh et l'ont tué. Aujourd'hui, la coalition est loin d'avoir atteint ses objectifs, tandis que la population civile du Yémen a été jetée dans un abîme.

Avec les dégâts causés aux infrastructures du pays par les bombardements de la coalition saoudienne, les blocus maritime et aérien maintenus par la coalition saoudienne soutenue par les États-Unis, le transfert de la banque centrale à Aden, la dévaluation de la monnaie yéménite et plus de deux années de salaires impayés pour les fonctionnaires, l'économie du Yémen s'est pratiquement effondrée. En conséquence, la pauvreté de la plupart des yéménites s'est aggravée. Pas moins de quinze millions de personnes – soit plus de la moitié de la population du pays – ne mange pas à sa faim et risque de mourir de faim. On peut trouver de la nourriture sur les marchés du Yémen, mais les prix sont devenus prohibitifs pour une population appauvrie par le conflit et l'inflation. Cette guerre économique contre la population civile, que l'on aurait pu éviter, cause

beaucoup plus de victimes que les bombardements et les tirs d'artillerie. L'ONG Save the Children estime qu'au moins 85 000 enfants seraient morts de faim depuis 2015.

EN RÈGLE GÉNÉRALE, les enfants sont plus vulnérables aux ravages de la famine, notamment parce que la malnutrition les expose davantage aux risques d'une maladie mortelle. La triste histoire d'Amal Hussain, une petite fille yéménite de sept ans, est représentative de la situation tragique de millions d'enfants dans cette guerre. *Le New York Times* publiait un premier reportage sur sa situation à la fin du mois d'octobre 2018. Le récit était accompagné d'une photographie insoutenable du corps frêle d'Amal, émacié par la faim et la diarrhée. Amal décédait quelques jours après cet article. La famille d'Amal vivait comme des réfugiés à l'intérieur de leur propre pays depuis que leur maison avait été détruite trois ans auparavant par une frappe aérienne de la coalition saoudienne. C'est dans les camps pour les personnes déplacées du pays qu'elle a lentement dépéri. Comme elle, des millions d'enfants yéménites souffrent sévèrement de la malnutrition au sein de familles démunies. Quant aux enfants qui ne meurent pas de faim ou de maladie, leur développement est entravé. Leur vie restera à jamais marquée par l'expérience de la guerre et de la famine.

Tout comme la famine a des causes politiques, elle peut avoir des remèdes politiques. Malheureusement, ces terribles famines n'ont pas suscité dans le monde autant d'attention et d'intérêt que d'autres atrocités de masse. Les pays touchés par la famine sont peu couverts par les médias. Quand on en parle, on a l'impression que cela suscite peu de réactions, voire pas du tout, de la part des responsables politiques et de l'opinion publique. Le risque est réel de voir la faim revenir dans plusieurs pays où des gouvernements étrangers se rendent complices de famines généralisées, ou n'ont aucun intérêt à éviter la catastrophe. Après être quasiment parvenu à faire complètement disparaître les famines, le monde semble ne prêter aucune attention à leur retour épouvantable. ➤



Lettre de Caroline du Nord

RICHARD JOYNER

Photographie reproduite avec l'aimable autorisation de l'auteur

Les jardins nous apprennent la liberté. Ici, à Conetoe, en Caroline du Nord, notre communauté est entourée de tous côtés par un désert alimentaire. Un quart des ménages de notre comté vit en-dessous du seuil de pauvreté des États-Unis. Une alimentation insuffisante causait ici davantage de décès parmi les jeunes que les accidents de la route. J'ai été aumônier d'hôpital pendant des années. J'ai accompagné une famille après l'autre, quand elles se trouvaient devant la tombe de quelqu'un qui était mort trop jeune. Je me souviens d'un jour où, rentrant de l'hôpital, j'ai garé ma voiture et je me suis mis à prier. C'était comme si j'avais entendu Dieu me dire : « Ouvre les yeux, regarde autour de toi. » Des champs s'étendaient dans toutes les directions.

Mais ces champs étaient chargés d'un lourd passé. Mes parents et mes grands-parents avaient été métayers. La génération avant eux avait été esclave. Pour moi, ces champs n'étaient pas synonymes de liberté. Pourtant un regard neuf commençait à effacer le passé. Pourquoi notre communauté ne pourrait-elle pas renverser cette situation, trouver sa liberté dans de bonnes terres, croire enfin à un avenir où les familles pourraient survivre, prospérer grâce à leur détermination, leur créativité et aux semences de l'année passée ?

Le Centre Conetoe Family Life existe maintenant depuis quatorze ans. Dans le cadre de notre programme, des jeunes acquièrent des compétences sociales et spirituelles en découvrant ce que signifie faire un avec la terre. Oui, nous apprenons à cultiver tout ce qui peut pousser sur ce sol. Mais nous

apprenons aussi comment l'investir dans la communauté, en donnant à manger aux familles, en vendant des légumes, des fruits et du miel aux restaurants, aux hôpitaux et aux établissements scolaires de la région. Nous réinvestissons ensuite dans le sol les sommes recueillies.

J'aimerais que les enfants arrivent à dire : « Je peux le faire ! Je peux contribuer au bien-être de ma famille et de ma communauté. » Nous sommes passés de la précarité d'un désert alimentaire à une communauté capable de nourrir des centaines de familles chaque semaine, sans avoir recours à des approvisionnements extérieurs. Financièrement, le niveau de nos revenus n'a pas changé. Mais ce que nous faisons en mettant nos efforts en commun a une incidence sur nos bénéfices nets. Nous ne sommes pas dépendants ; nous pouvons nous exprimer, œuvrer pour la justice. Quand un enfant réalise que c'est grâce au travail et à la communauté que les lumières ne s'éteignent pas, qu'il y aura à manger sur la table, que le toit se maintiendra au-dessus de sa tête, c'est une forme de justice. Le taux de mortalité précoce est en forte baisse, c'est quelque chose de juste.

Quand notre communauté se rassemble pour une fête, nous célébrons les racines qui sont les nôtres. Nous nous souvenons qu'il existe de la souffrance et de l'injustice. Nous savons que bien des choses doivent encore changer. Mais nous rendons grâce aussi pour le privilège de récolter une nourriture que Dieu nous a donnée et de la manger ensemble dans la paix. Ici, à Conetoe, se rassembler autour d'une table est un geste de survie. 🌿

L'auteur au Centre Conetoe Family Life avec des collaborateurs.

Le révérend Richard Joyner est pasteur de la paroisse de Conetoe, de l'Église Baptiste Missionnaire de Caroline du Nord, où il gère également le jardin communautaire de l'Église. Il a reçu le titre de « héros » de la chaîne CNN en 2015. Traduit de l'anglais par François Caudwell.



LECTURE

Définition d'un bon agriculteur

PHILIP BRITTS

Asuka
Hishiki,
Navets

Critères d'un bon fermier :

1. Sait que sa ferme est une unité organique dans laquelle tous les organes doivent fonctionner en coopération et réciprocité.
2. Sait que la fertilité du sol est le sang de sa ferme et que cette fertilité n'est pas statique, mais le fruit d'un équilibre aussi dynamique que fragile.
3. Sait que l'humus est au fondement de la fertilité.
4. Sait qu'à chaque partie de l'exploitation correspond une utilisation naturelle optimale de la terre ; il s'y conforme autant que faire se peut.
5. Sait que la production agricole dépend surtout du climat – qu'on ne peut le contrôler et le contrer serait vain : on doit coopérer avec.
6. Combat insectes et maladies : par la prévention d'abord ; ensuite seulement en recourant aux pulvérisateurs de poisons, poussières, etc. – mais avec prudence et à contrecœur.
7. Sait que la production la plus importante de la terre, c'est l'herbe ; il prend soin de ses pâturages permanents et utilise les pâturages temporaires pour protéger et reconstituer ses sols.
8. Sait l'importance du capital génétique de ses plantes et animaux, et l'élevage lui sert à en améliorer la qualité.
9. Possède l'énergie, la ténacité et la capacité de s'organiser pour tenir sa ferme propre et en ordre, et ses comptes limpides.
10. Sait qu'il ne sait presque rien de tout ce qu'il faudrait savoir : il obéit à des lois éternelles qu'il n'a pas instituées et ne peut modifier, et que les plus brillantes prouesses du savoir humain ont été possibles en se conformant le plus étroitement à ces lois, tout simplement. ➤


Dessin reproduit avec la permission de l'artiste

Philip Britts (1917–1949) était horticulteur et poète. L'article ci-dessus est extrait d'un nouveau livre présentant ses essais et sa poésie, Water at the Roots: Poems and Insights of a Visionary Farmer (De l'eau aux racines : Poèmes et perspectives d'un agriculteur visionnaire) (Plough, mars 2018). plough.com/britts. Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.



La lutte contre la sécheresse

Comment des éleveurs australiens de
bovins combattent la sécheresse en
faisant renaître des paysages d'autrefois



Depuis l'an 2000, les fermiers australiens sont durement touchés par des sécheresses records et des pluies diluviennes. Dans certaines régions, face à l'assèchement des pâturages, certains éleveurs se voient contraints d'abattre leur bétail affamé. N'y a-t-il pas une autre façon de pratiquer l'agriculture, qui permette à la terre de prospérer malgré les changements climatiques ? Notre collaborateur Chris Voll a rencontré Johannes Meier, gérant de la ferme du Bruderhof Danthonia, en Nouvelle-Galles du Sud.



Johannes
Meier

Charrue : En mai 2019, le Bruderhof Danthonia célébrera les vingt ans de sa fondation. Parlez-nous des découvertes que fait la communauté au fil des ans sur la meilleure façon de cultiver ces terres.

Johannes Meier: En 1999, le Bruderhof fit l'acquisition de deux fermes contiguës en Australie, sur les plateaux nord de la Nouvelle-Galles du Sud, région réputée pour son agriculture et présentant peu de risque d'inondations – en tout cas sur papier. Deux familles et quelques célibataires firent leurs bagages et embarquèrent depuis les Etats-Unis à bord d'un vol Qantas. Ainsi naquit la communauté du Bruderhof Danthonia.

Nous avons débarqué plein d'enthousiasme – et d'inexpérience ! La première année, nous avons gardé, pour nous aider, le régisseur de la ferme du temps du précédent propriétaire, avant de prendre nous-mêmes le relais. Comme la plupart des fermes de cette région, Danthonia était une exploitation mixte, qui élevait des bovins et des moutons Mérinos et produisait des cultures usuelles : céréales l'hiver, haricots, sorgho, maïs et tournesol l'été. La première année, nous avons semé ces cultures et tout se passa pour le mieux. Mais nous avons ensuite pris la décision de concentrer nos efforts exclusivement sur l'élevage.

Au cours de ces premières années, nous avons découvert à nos dépens à quel point il est coûteux de gérer une ferme, même quand la météo est clémente. Aux frais d'entretien des engins et du matériel agricoles, il faut ajouter les frais d'achat d'herbicides, de semences, d'engrais etc. La première laine de nos moutons couvrit les frais de traitements vermifuges et de tonte, mais il était manifeste que nos revenus ne seraient absolument pas suffisants pour subvenir aux besoins de notre communauté croissante. Qui plus est, l'exploitation requérait trop de main-d'œuvre, à une époque

où nous étions par ailleurs occupés à construire des bâtiments et à chercher des moyens de nous impliquer dans notre voisinage.

Nous avons donc créé une entreprise de panneaux pour nous assurer un revenu. Celle-ci a prospéré et nous pouvons aujourd'hui pourvoir aux besoins des quelque deux-cent vingt personnes vivant en communauté ici.

Pourquoi n'avez-vous pas tout simplement renoncé à l'agriculture ?

La vie des Bruderhofs a toujours été liée à la terre, à commencer par les premiers pionniers comme Philip Britts (évoqué par ailleurs p. 25). Pendant les quarante premières années de notre vie communautaire, c'était nos récoltes qui nous nourrissaient – même si aujourd'hui, c'est surtout grâce aux produits de nos entreprises que nous vivons. La création de la communauté de Danthonia il y a vingt ans représentait pour nous l'occasion de renouer avec la terre. Au fil du temps, grâce à l'acquisition de parcelles adjacentes, nous avons atteint une superficie totale de quelque 2225 hectares de surface agricole – dont la moitié environ était des pâturages, un quart était cultivé et le reste constitué de pentes boisées et de terrains ne pouvant servir qu'accessoirement de pâtures pour le bétail.



Vues aériennes de Danthonia en 2000 (à gauche) et 2017 (à droite) montrant le développement de la communauté dans un paysage en voie de guérison.

Malgré cela, nous ne nous en sortions pas. Nous avons donc réduit nos dépenses et avons essayé quelques modèles communs. Nous avons loué nos pâturages ; nous avons même loué toute la ferme pendant quelques années. Et nous nous sommes rendu compte que les fermiers, évidemment, cherchent d'abord à rentabiliser leur activité au maximum, souvent au détriment du terroir. En l'espace de quelque deux années, le surpâturage avait gravement endommagé nos terres.

Ma famille est arrivée à Danthonia en novembre 2004. A l'époque, les effets de ce que l'on appellerait plus tard en Australie « la sécheresse du millénaire », étaient déjà douloureusement manifestes. La sécheresse ne fit que s'aggraver, et persista jusqu'à l'automne 2010. Cette longue période de sécheresse a été l'occasion pour nous de mener une réflexion approfondie sur la façon dont nous voulions prendre soin de notre terre. J'étais venu d'Angleterre, où la pluie est plus souvent un désagrément qu'une bénédiction. Quel sentiment étrange, alors, que de me surprendre à tourner constamment mon regard vers l'ouest et à scruter les nuages tous les jours, mois après mois, année après année, attendant le don de la pluie ! Lorsqu'il pleuvait enfin un peu, cela ne changeait guère les choses tant la terre était appauvrie.

En 2007, nous avons vu notre ruisseau s'assécher. C'est un joli ruisseau, bordé de saules, qui traverse une plaine d'inondation au pied du mont Swan Peak, le repère le plus visible de Danthonia. Je n'oublierai jamais ces flaques saturées d'algues qui se desséchaient, ces poissons morts le ventre à l'air – perches

dorées, poissons-chats, morues – certains mesurant pas loin de 75 centimètres, ces berges érodées qui s'effritaient. Plus rien ne coulait. En 2009, cela s'est reproduit. Sans les poissons morts, cette fois-ci. Il n'y en avait plus. Et je me souviens de m'être dit : quelque chose ne va pas. Que faire ?

Ainsi, l'épreuve de la sécheresse a été pour nous le début d'un long et laborieux processus de découverte : comment faire pour sauver notre terre et lui redonner vie et santé.

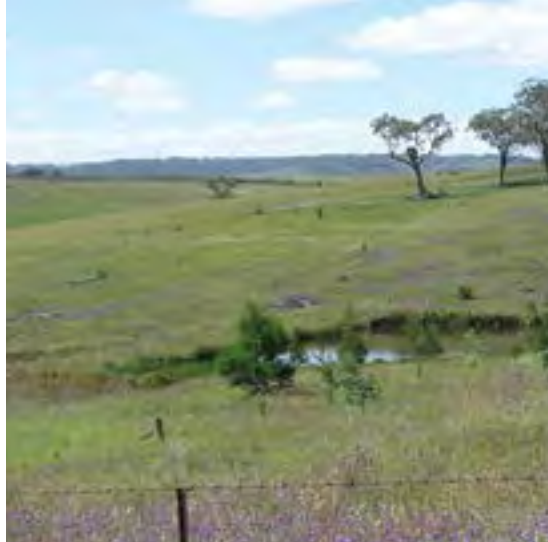
Cette sécheresse du millénaire fut-elle pour autant exceptionnelle ? La sécheresse n'a-t-elle pas toujours fait partie du climat australien ?

Ceci n'est qu'en partie vrai. Il ne fait aucun doute que c'est un environnement rude et que l'on doit s'attendre à des sécheresses et des inondations. Les agriculteurs de notre région vous diront tous que par décennie, il faut s'attendre à deux années exceptionnelles, trois ou quatre années moyennes, et trois ou quatre années terribles.

Mais aujourd'hui, en plus de la météo capricieuse propre à l'Australie, il nous faut aussi compter avec les changements climatiques : les températures moyennes ont beaucoup augmenté depuis 1950, avec une fréquence encore plus importante de journées aux températures extrêmes. C'est incontestablement un défi supplémentaire pour les agriculteurs.

Il est très important de ne pas oublier que nous faisons partie intégrante d'une histoire bien plus

Parcelle et barrage avant et après la gestion holistique : en 2007 (à gauche) et 2015 (à droite)



longue. L'Australie est le berceau de la civilisation la plus ancienne qui survive encore de nos jours. L'on estime que les aborigènes sont arrivés sur le territoire il y a environ soixante-cinq mille ans. Imaginons que ce laps de temps représente une seule journée. Cela veut dire que les premiers colons – la première flotte partie d'Angleterre à pénétrer dans Botany Bay en 1788 – est arrivée il y a moins de sept minutes.

Certains de ces Européens ont tenu d'excellents journaux et fait des dessins et des peintures de ce qu'ils trouvaient. Le pays qu'ils y décrivent débordait de vie, avec des pâtures naturelles où prospéraient quelque trois ou quatre cents espèces de plantes. Ils rapportèrent que, même quand il n'avait pas plu depuis trois mois, l'herbe était encore abondante et verte dans l'écosystème des vallées.

Leurs comptes-rendus montrent clairement que les zones fertiles ne se limitaient pas au littoral. Ils décrivent un paysage magnifiquement adapté aux cycles du climat, avec des fonctions uniques permettant de capturer et de stocker l'eau. Ils décrivent des terres végétales d'un ou deux mètres de profondeur, avec des fissures si profondes qu'un homme muni d'une machette pouvait y enfoncer le bras sans en atteindre le fond. Cette terre était si spongieuse que même pendant une sécheresse, les traces d'un chariot sur la terre herbeuse d'une pâture étaient visibles pendant plusieurs années.

Les explorateurs trouvèrent des paysages qui fonctionnaient très différemment des paysages européens dont les larges cours d'eau transportent l'eau excédentaire jusqu'à la mer. Au lieu de cela, l'Australie avait de vastes plaines d'inondation

foisonnant de roseaux hauts de trois mètres, des terrains marécageux avec, çà et là, des nappes d'eau, et de petits cours d'eau descendant le long des vallées. Les territoires riverains pouvaient atteindre quarante kilomètres de large et pouvaient stocker d'immenses quantités d'eau qui se libérait pour irriguer la terre pendant les périodes de sécheresse. D'autres, comme les marais le long du ruisseau de Danthonia, étaient plus étroits, mais remplissaient cette même fonction d'éponge retenant l'eau.

L'on ne soulignera jamais assez l'importance des plantes dans ces écosystèmes. Les roseaux et les divers étages de végétation variée géraient l'eau pour les terres alentour. Hélas, rien de cela n'a été compris par les premiers européens. Ils débarquèrent avec leurs propres paradigmes : assécher les marais, élargir les voies d'eau pour permettre le passage des bateaux, mener du bétail aux sabots durs paître dans les vallées, labourer la couche supérieure de la terre et pratiquer la monoculture.

Les résultats furent catastrophiques. En moins de dix générations, l'Australie a vu apparaître un phénomène d'érosion massive et une désertification provoqués par la destruction de bandes riveraines pérennes et la pratique d'une agriculture qui ne respecte pas la capacité naturelle des terres à retenir l'eau et à maintenir un faible taux de salinité. Aujourd'hui, nous labourons les couches profondes de la terre et non les couches supérieures. La diversité naturelle des plantes et des animaux n'est rien comparée à ce qu'elle fut autrefois. Il y a moins de végétation pour retenir l'eau dans la terre et en ralentir le mouvement, pour fertiliser les plaines d'inondation et contrôler la

salinité. Ainsi, quand il pleut, l'eau de la pluie dévale jusqu'à la mer, entraînant avec elle d'énormes quantités de terre végétale précieuse.

Et pourtant, certains diraient que vous êtes trop pessimistes. L'agriculture australienne est-elle vraiment en crise ?

Je ne peux me baser que sur l'expérience des agriculteurs ici, dans l'est de l'Australie. Les médias en ont beaucoup parlé : les agriculteurs ont la vie vraiment dure. En conséquence de la sécheresse, ils ont moins de terres fertiles, leur bétail est affamé, les feux de forêts sont en augmentation, et il y a de la poussière partout. Beaucoup de paysans disent que cette sécheresse est la pire depuis cent ans. Ces deux dernières années, ils ont dû réduire considérablement leur cheptel et lui apporter un supplément de nourriture sous forme de fourrage et de céréales.

Cette situation signifie la ruine financière de beaucoup. Le fait que nos agences gouvernementales versent des centaines de millions de dollars en aide d'urgence à des agriculteurs est révélateur de l'ampleur de la crise. Et pour le paysan individuel, l'aide versée est souvent largement insuffisante.

D'après ce que j'ai compris, après avoir entendu de nombreux agriculteurs dans tout le pays et d'après les opinions de scientifiques et d'agriculteurs sur un plan international, il ne fait aucun doute à mon sens que tout cela résulte en priorité des modes d'agriculture conventionnels. Ceux-ci ont causé de graves dégâts, surtout ici, en Australie.

Néanmoins, les modes d'agriculture qui se sont développés au cours des cent dernières années n'ont-ils pas été particulièrement efficaces pour produire plus de nourriture ?

Il est vrai qu'avec le recours à la mécanisation et aux engrais chimiques, nous avons augmenté de manière spectaculaire notre capacité à produire de la nourriture. D'un certain côté, cela peut paraître un énorme progrès – davantage de nourriture et moins de main-d'œuvre. Mais ce qui devient de plus en plus évident, c'est que l'agriculture industrielle viole les écosystèmes naturels dont dépendent les hommes.

Elle abîme la terre, les animaux, et nous, les consommateurs. Et comme nous en sommes les témoins ici, en Australie, il arrive un moment où cela cesse de fonctionner.

Prenez par exemple le travail intensif de la terre : le labour, le disquage, et le passage de la herse exposent aux éléments la biologie du sol – une source vitale d'éléments nutritifs pour les végétaux. L'humidité s'évapore, la terre s'érode et le taux de carbone du sol baisse. Dans cette région du monde, nos terres sont des vertisols – des terres lourdes, craquelées, riches en argile, très enclines à l'érosion. Des terres labourées peuvent perdre au cours d'un seul orage violent plusieurs centimètres de leurs couches supérieures, comme nous l'avons vu à Danthonia à nos débuts dans l'agriculture australienne.

Avec l'industrialisation sont venues les monocultures – d'immenses champs plantés d'une seule variété de culture. Chaque agriculteur pratique la rotation des cultures, certes, mais lorsque nous ne tenons pas compte de la contribution de la diversité des plantes à la biologie du sol à travers l'exsudat racinaire (nous reviendrons là-dessus plus loin) et utilisons beaucoup d'engrais chimiques – qui peuvent détruire totalement l'exsudat racinaire – nous tuons nos terres.

Après la Première Guerre mondiale, d'immenses usines qui produisaient du nitrate d'ammonium pour la fabrication d'explosifs se trouvèrent soudain en chômage – mais pas pour longtemps, parce que quelqu'un a découvert que le nitrate d'ammonium était une très bonne source de nitrogène pour les plantes. Bientôt, l'on synthétisa les trois principaux éléments nutritifs pour la croissance végétale – l'azote, le phosphore et le potassium – et l'on se mit à arroser les cultures de cet engrais NPK.

Les plantes semblèrent l'apprécier. Elles poussaient plus haut et donnaient de meilleures récoltes. Mais la terre souffrait. Dans un écosystème sain, les plantes vivent en symbiose avec le sol, échangeant des glucides contre des nutriments. Ce dont nous n'avions pas conscience, c'est qu'en court-circuitant le cycle des éléments nutritifs par l'engrais NPK, nous privions les plantes de nombreux autres nutriments et micronutriments qui permettent à la plante d'être dense et riche. Il résulte de cela que nos récoltes sont terriblement pauvres en éléments nutritifs. De

Restauration d'un ruisseau

JOHANNES MEIER



1 **2007** : Nous avons démarré avec un lit de ruisseau fortement érodé et doté seulement d'une vie végétale minimale. Le piétinement du rivage par le bétail élevé en pâturage traditionnel accentuait l'érosion. Lors des inondations, le déplacement rapide de l'eau provoquait une érosion supplémentaire et emportait la terre végétale et les nutriments, tout en amenuisant davantage la nappe phréatique.



5 **Les clôtures** empêchent le bétail d'éroder les berges des ruisseaux et d'endommager le lit du ruisseau ainsi que les plantes qui le retiennent.



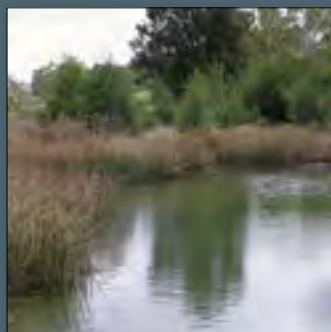
2 **2015** : Le même endroit que sur l'image de 2007 (à gauche). Désormais, dans les zones marécageuses, des roseaux et d'autres variétés de plantes ralentissent l'eau, tout en contribuant à supprimer la salinisation et en fournissant un habitat aux animaux.



3 **Les talus** canalisent les eaux d'inondation jusqu'aux plaines inondables par un entrelacs de voies d'écoulement. Ces plaines servent de réservoir d'eau.



4 **Déversoirs percés** : ces obstacles non étanches faits à partir de matériaux naturels ralentissent les cours d'eaux les plus importants. Ils servent à diminuer l'intensité du courant et permettent à l'eau de s'infiltrer dans le sol.



6 **2016** : En travaillant de concert avec la nature, nous avons vu le ruisseau ressurgir et commencer à montrer des indices de ce qu'il avait dû être avant la colonisation européenne : une source de fertilité biodiversifiée et magnifique.

fait, des études menées par le chercheur scientifique Donald R. Davis tendent à indiquer qu'il nous faut manger bien plus de fruits et légumes que nos grands-parents pour obtenir les mêmes bénéfices nutritionnels. Tout porte à croire qu'il existe un lien entre ces carences alimentaires et l'augmentation de nos problèmes de santé.

A cela s'ajoute le cocktail toxique de produits chimiques que nous épandons sur nos terres depuis des années, sans en comprendre pleinement tous les effets néfastes sur notre écosystème et sur nous-mêmes. Notre régime alimentaire occidental est devenu un système de distribution de produits chimiques toxiques. Le glyphosate (l'ingrédient principal de l'herbicide Roundup), que l'on suspecte de plus en plus d'être cancérigène, se retrouve partout, depuis les céréales pour petits-déjeuners des enfants jusqu'à certaines bières allemandes, dans lesquelles on a retrouvé des concentrations de glyphosate jusqu'à trois cent fois supérieures à la limite réglementaire pour l'eau potable. En 2016, une étude a conclu que 93 pour cent des Américains ont du glyphosate dans leurs urines. Dans quelle mesure les produits chimiques utilisés pour l'agriculture contribuent-ils à l'augmentation d'un grand nombre de maladies dans les pays Occidentaux – maladies auto-immunes, obésité, maladies cardiaques, stérilité et autisme ?

L'irrigation intensive est un autre aspect de l'agriculture industrielle qui s'est souvent révélée destructive, particulièrement ici où l'on pratique des cultures inadaptées au régime des précipitations. Ces zones ont aujourd'hui des taux élevés de sel dans leurs eaux souterraines. Avec le temps, l'accumulation de sel dans la terre provoquée par l'irrigation a dévasté de larges zones de sols cultivables. Les nappes phréatiques ne peuvent satisfaire notre besoin insatiable d'eau et des sécheresses permanentes s'installent. En Australie, l'agriculture représente 50 à 70 pour cent de la consommation d'eau mais seulement 3 pour cent du PIB. Récemment, les médias australiens ont documenté de manière approfondie le désastre écologique du bassin Murray-Darling, dû en grande partie à la mauvaise gestion de l'eau pour les cultures.

La bonne nouvelle, cependant, c'est qu'il est possible de revenir en arrière. Nous pouvons arrêter

de détruire et commencer à restaurer. Nous pouvons travailler avec la nature afin que, en substance, la terre se guérisse elle-même. Il s'agit simplement de comprendre certains principes qu'il faut respecter. Pour nous, comprendre ces principes-clés fut tout un cheminement. Mais maintenant, nous savons qu'il y a des étapes logiques à respecter.

Décrivez-nous comment cela fonctionne. *Danthonia* a la même pluviométrie que ces voisins, et pourtant, il y a de l'eau dans les réservoirs et de quoi nourrir le bétail, alors que dans les fermes voisines, la terre est asséchée et le bétail a faim. Pourquoi une telle différence?

La réponse est multiple. Commençons par observer ce qui fait qu'un paysage est sain.

Un indicateur de la santé d'un écosystème est la capacité de ses plantes à convertir la lumière en glucides. Ces glucides aident les végétaux à croître et nourrissent également la terre, la transformant en humus – cette matière étonnante qui est au cœur de la couche supérieure du sol, riche en minéraux et nutriments et qui peut retenir quatre fois son propre poids d'eau. A travers l'activité des végétaux, l'humus et les matières organiques du sol s'accumulent, augmentant le carbone du sol, et rendant la terre capable d'absorber et de retenir l'humidité. Au lieu de dévaler le long des pentes et de se déverser dans l'océan, l'eau des pluies reste dans la terre.

Les scientifiques estiment que pour chaque pourcentage de carbone présent dans le sol, le paysage peut retenir 140 000 litres d'eau par hectare. En Australie, on a estimé que le taux de carbone dans le sol avant l'arrivée des Européens était compris entre 7 et 20%. Sa moyenne est aujourd'hui inférieure à 1%. Imaginez que si nous pouvions l'augmenter jusqu'à 5% (ce qui demeure encore inférieur aux niveaux d'avant la colonisation), quatre hectares de terres pourraient contenir plus d'eau qu'une piscine olympique.

Comprendre cela est une chose. Mais comment permettre à nos terres de redevenir saines ? Ici, à *Danthonia*, ayant constaté combien le surpâturage avait abîmé nos pâtures, nous savions qu'il nous fallait revoir la façon dont nous élevions notre bétail.



Plantation
des oliviers,
toutes
générations
confondues

C'est ce qui nous a amené à découvrir les principes de la gestion holistique des pâturages et son défenseur, Allan Savory. Savory est un biologiste écologiste et éleveur zimbabwéen, qui s'est mis en quête de découvrir pourquoi ce que nous appelons le surpâturage ravageait les terres africaines alors que la taille des troupeaux n'avait jamais été aussi faible. Il finit par découvrir que la chasse avait décimé les prédateurs qui autrefois forçaient les troupeaux à vivre très rassemblés pour s'en protéger. Ses expériences ont

démontré que lorsque le bétail vivait en troupeaux serrés, recréant la densité des troupeaux d'autrefois, les terres renaissaient.

Les gnous dans les savanes africaines ou les buffles dans les grandes plaines d'Amérique ne faisaient pas que brouter et piétiner l'herbe au gré de leurs déplacements en grands troupeaux serrés, leurs flancs harcelés par des lions ou des loups. En paissant en un court laps de temps sur une zone, l'enrichissant de son fumier avant de se déplacer vers une autre,



ils donnaient également à la végétation les moyens de se développer pleinement. Et nous savons que ces régions étaient fertiles. Aux Etats-Unis d'immenses régions de terres arables naquirent ainsi, pour finir sur-labourées et détruites pendant la crise écologique du « Dust bowl » dans les années trente.

C'est, en un mot, une gestion holistique du pâturage. Une fois que nous en avons compris les concepts, munis de nos outils, nous nous sommes mis à la tâche pour diviser nos grands enclos en

enclos plus petits, où nous avons amassé davantage de bétail sur des périodes de pâturage plus courtes. Cette gestion holistique nécessite une planification attentive et la tenue de registres, ainsi qu'une obligation de déplacer le bétail fréquemment, parfois quotidiennement. Selon moi, c'est le moyen le plus efficace pour que le paysage se modifie et puisse être restauré. Voilà ce qui résume l'agriculture régénératrice, comme nous l'appelons.

En quoi cela aide-t-il à lutter contre les effets de la sécheresse?

Vers 2006, nous avons rencontré un Australien du nom de Peter Andrews, qui a consacré quarante ans de sa vie à appréhender la manière de régénérer le paysage. Peter possède un véritable génie pour lire les paysages et comprendre les fonctions nécessaires à leur restauration. Il a développé ses idées dans un concept appelé l'agriculture à séquence naturelle.

C'est en 2007, au moment où la sécheresse du millénaire atteignait son pic le plus élevé, que j'ai visité la ferme de Peter. Il m'a emmené d'abord à la propriété voisine et m'a montré le ru asséché. Puis nous avons marché le long du ru, en aval, jusqu'à ses terres. Très vite, nous avons rencontré des nappes d'eau et des zones inondables où poussait de la verdure. Lorsque nous avons atteint les limites de sa propriété, le ru était devenu un ruisseau bien alimenté. C'était stupéfiant : au milieu d'un paysage désertique et sec un ruisseau s'écoulait, entouré d'arbres touffus et d'arbustes ainsi que d'une faune abondante. Nous avons continué notre progression le long du ruisseau jusqu'à la propriété adjacente. À trois cents mètres à peine en aval de la ferme de Peter, le lit était à nouveau à sec. Jamais auparavant je n'avais vu une démonstration aussi frappante du lien qui existe entre l'écosystème local et l'eau dans un paysage. Alors nous avons pensé à Danthonia : si Peter Andrews avait pu le faire, pourquoi pas nous?

Avec la contribution de Peter, nous avons commencé à mettre en œuvre l'agriculture à séquence naturelle. Nous avons retiré notre bétail des zones riveraines pour permettre au ruisseau de se régénérer et pour encourager le retour de la végétation le long de ses rives et des zones inondables. Nous y avons également planté de nombreux arbres. En période



Miro à front rouge : Depuis 2006, nous dénombrons cinq ou six espèces supplémentaires chaque année, y compris au cours des années sèches

d'inondation, cette végétation aide à ralentir l'eau et à capter les nutriments. L'objectif est de favoriser la reconstitution naturelle des étangs communicants et des roselières, tels qu'ils existaient ici depuis des millénaires.

Plus en hauteur sur les pentes, nous travaillons à reproduire d'autres fonctions autrefois naturelles, en construisant des talus destinés à retenir l'eau des grandes pluies. Lorsque ces talus débordent, des ouvertures stratégiques permettent à l'eau de se répandre lentement afin que la terre puisse l'absorber. Les nutriments écoulés le long de la pente peuvent également être ainsi répartis de manière uniforme. En-dessous des talus, nous plantons des arbres qui utilisent ces nutriments, fournissent de l'ombre et participent à l'activité biologique du sol. Dans notre vallée, où l'eau s'écoule vers le ruisseau, nous développons un système d'étangs et de roselières et plantons des arbres pour ralentir le mouvement de l'eau.

La communauté a planté des milliers d'arbres durant les deux dernières décennies. Pourquoi ?

Jusqu'à maintenant, nous avons planté environ cent mille arbres. Ils apportent toutes sortes d'avantages. Plus la vitesse du vent est élevée, plus nous perdons

d'humidité ; or les arbres font obstacle au vent qui traverse le paysage. Les arbres fournissent aussi des habitats et de l'ombre. Là où il y a des arbres, la terre absorbera jusqu'à soixante fois plus de précipitations que les pâturages. Leurs racines font remonter des nutriments situés très en profondeur – chaque année 7 % de toute la biomasse d'un arbre adulte retourne dans le sol, ce qui profite aux plantes vivant plus en surface. Et puis, ils sont tout simplement beaux.

Nous avons planté des arbres stratégiquement, souvent le long de crêtes. Il s'agit d'un mélange d'espèces endémiques et exotiques pour la biodiversité. Nous les protégeons du bétail par des clôtures. Aujourd'hui, les arbres que nous avons plantés il y a quinze ans sont assez grands pour que le bétail et la faune naturelle du

lieu puissent évoluer parmi eux, en profitant de leur ombre et en déposant leurs urines et leurs déjections à bonne hauteur dans le paysage de telle sorte que l'eau draine un maximum de nutriments en s'écoulant.

Avez-vous déjà constaté des changements mesurables à la suite des mesures que vous avez prises ?

Absolument ! Les oiseaux sont un des tout premiers indicateurs de la santé d'un écosystème. Lorsque nos ornithologues amateurs à Danthonia ont commencé leur comptage il y a plus de dix ans, nous avons répertorié environ une centaine d'espèces d'oiseaux. Aujourd'hui, ce nombre s'élève à 150. Sur les cinquante nouvelles espèces, onze espèces sont associées à des milieux humides et d'eaux libres plus étendus et plus sains, et quinze à l'augmentation significative des arbres à fleurs et des arbustes. Le reste concerne des oiseaux migrateurs et atteste de l'amélioration globale de la qualité de vie.

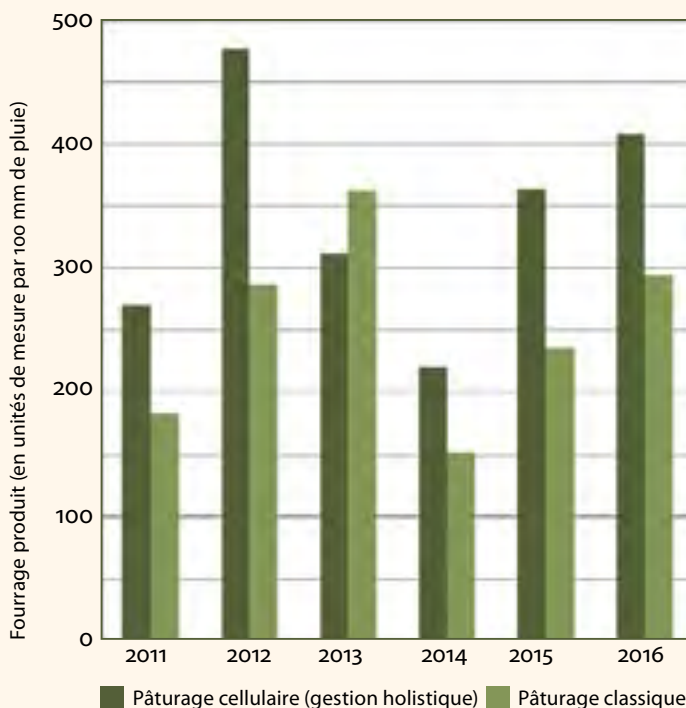
Il y a trois mois, par suite de la sécheresse, les talus se sont asséchés. Néanmoins, au sol la végétation demeure spongieuse et l'herbe est verte et continue de croître. Cela signifie donc que l'endroit le plus efficace pour retenir l'eau se trouve dans le sol. Récemment, j'ai comparé les données concernant

l'eau de nos puits avec celles de nos pratiques antérieures. En dépit de la faiblesse des précipitations, nos puits ont des niveaux d'eau plus élevés que lors des sécheresses d'autrefois. Nos terres retiennent davantage d'eau.

En ce qui concerne notre ruisseau, nous avons constaté que l'eau pénètre dans notre propriété avec un débit de seize litres par minute et en ressort avec un débit de cinquante litres par minute. Même pendant la sécheresse, le volume d'eau transmis à nos voisins en aval est trois fois supérieur à celui que nous recevons en amont. Et cela grâce au fait que l'eau est retenue sur les hauteurs de nos terres puis s'écoule lentement vers le bas. C'est extrêmement encourageant et cela nous incite à poursuivre nos efforts.

Vous avez parlé tout à l'heure de la disparition spectaculaire de terres végétales dans le paysage australien, terres qui avaient été constituées sur des milliers d'années. Comment pouvez-vous espérer la régénérer ?

D'un point de vue historique, certains experts ont affirmé qu'il fallait entre trois cents et mille ans pour produire quelques centimètres de terre végétale. Mais nous avons appris qu'en réalité ce n'est pas le cas. Cette terre n'est pas essentiellement le produit de la décomposition des feuilles et autres matières. Les exsudats des racines végétales, tels que glucides, vitamines et acides organiques ainsi que d'autres éléments nutritifs rejetés dans le sol par le système racinaire des végétaux, participent également à la création d'une terre végétale vivante et saine. De 30 à 40 % des glucides que les plantes produisent par photosynthèse sont transférés dans le sol par les racines en échange d'éléments nutritifs. Ainsi, les plantes alimentent la biologie du sol par le biais des champignons, bactéries, micro-organismes et mycorhizes, ces échanges symbiotiques entre plantes et champignons dans la zone racinaire. Les glucides



Productivité des pâturages

Ce graphique montre la productivité moyenne sur six ans de quatre sites d'essai de la ferme Danthonia. Chaque site a été divisé en deux : sur une moitié, la gestion du pâturage s'effectue de manière holistique, le bétail étant déplacé sur des parcelles plus petites à un rythme variant de 1 à 5 jours, tandis que sur l'autre moitié, on pratique le pâturage conventionnel. Le pâturage cellulaire donne plus de temps aux plantes pour se régénérer, renforce les systèmes racinaires, améliore la santé des sols et augmente le rendement.

absorbés sont convertis en humus, c'est-à-dire en terre végétale.

La terre végétale peut donc se constituer assez rapidement. Mais cela ne se fera pas sans une vie végétale diversifiée. Cette diversité est essentielle et dépend en priorité de la manière dont nous cultivons.

C'est un secteur d'avant-garde de la recherche scientifique. Nous sommes en train de découvrir qu'à mesure que la diversité végétale augmente, il y a un certain seuil de déclenchement – appelé détection

du quorum – où la terre végétale commence à se constituer rapidement. Combien d'espèces de plantes faut-il pour atteindre le quorum? Selon les microbiologistes, plus il y en a, mieux c'est. Différentes plantes produisent différents exsudats racinaires, permettant l'accès à des nutriments spécifiques du sol. Des résultats positifs ont été obtenus avec douze espèces seulement et un succès plus rapide avec quarante.

Nos meilleurs pâturages d'origine à Danthonia contiennent entre quinze et vingt espèces. Nous sommes très loin des centaines de variétés dont ces paysages jouissaient autrefois – elles formaient toutes des pâturages richement diversifiés qui permettaient à la terre végétale de se constituer et de se maintenir, de telle sorte qu'elle pouvait retenir l'eau et la libérer pendant la sécheresse. Le défi réside dans la difficulté de cultiver un pâturage diversifié sur un sol pauvre. L'épandage d'extraits de compost introduit de la matière biologique vivante dans le sol, mais celle-ci doit ensuite lutter pour sa survie. Nous expérimentons donc un stimulant biologique, un cocktail de microbes et de composés organiques qui alimente et encourage les éléments vivants déjà présents dans le sol.

L'une des raisons pour lesquelles nous sommes déterminés à améliorer la vie végétale de notre propriété est la lutte contre la salinisation. En Australie, chaque pluie ajoute du sel au continent : en raison de l'absence de grands réseaux fluviaux, le sel n'est pas drainé vers la mer et donc s'accumule, et à moins de pouvoir l'éliminer, il finira par tuer le sol. Autrefois, les roselières des marécages ainsi que certaines autres plantes retenaient l'eau dans le paysage. Cela créait une fine couche souterraine d'eau douce qui supprimait le sel et l'empêchait de s'accumuler et d'endommager la biologie du sol. Nous faisons en sorte de revenir à cela, mais pour y arriver, nous avons besoin de sols sains.

Qu'en est-il des agriculteurs qui dépendent des cultures pour gagner leur vie ?

Je ne peux pas parler de mon expérience personnelle, puisqu'à Danthonia, nous avons arrêté de cultiver il y a dix ans et que nous avons transformé les terres en pâturages. Mais il existe des modèles prometteurs qui utilisent une manière différente de cultiver. En Australie occidentale, par exemple, Ian et Di Haggerty

exploitent leur ferme sans intrants chimiques. Ils font paître intensément le bétail, puis sèment le blé dans ces mêmes parcelles et le cultivent pendant l'hiver pour la récolte printanière. Une fois les parcelles récoltées, ils y remettent le bétail. En travaillant avec le bétail, ils sont en mesure de contrôler les mauvaises herbes sans pulvérisation chimique. Certes, leur rendement agricole est inférieur à celui qu'ils obtiendraient avec des engrais synthétiques, mais cela coûte aussi moins cher à cultiver – ils sont donc gagnants. En même temps, ils créent du carbone et de la matière biologique pour le sol.

Que dites-vous aux agriculteurs conventionnels qui sont ouverts au changement, mais qui estiment peut-être que la transition coûte trop cher ?

Franchissez une étape à la fois. Si vous travaillez dans le bétail, prenez des mesures pour passer au pâturage tournant intensif. Si vous privilégiez la culture, mettez-vous en quête d'agriculteurs qui pratiquent avec succès l'agriculture régénératrice et apprenez auprès d'eux. Sachez aussi que les premières années de transition peuvent être difficiles, mais les résultats parlent d'eux-mêmes. Les coûts diminueront et la nature commencera à guérir. Le bon Dieu a conçu un système naturel qui est remarquablement capable de se remettre quel que soit le pire que nous lui ayons infligé.

Que voudriez-vous que le gouvernement australien fasse pour soutenir les agriculteurs ?

Premièrement, il faut une prise de conscience de l'urgence de l'approche régénératrice. Nous devons informer les pouvoirs en place et les convaincre d'aller au-delà des pratiques utilisées depuis longtemps mais nuisibles. Deuxièmement, nous avons besoin de fonds gouvernementaux pour aider à payer la formation des agriculteurs ainsi que les coûts initiaux liés à la transition vers l'agriculture régénératrice, par exemple, les clôtures nécessaires à la rotation des pâturages.

Sans doute, le principal point de discordance réside-t-il dans l'utilisation de l'eau et la façon dont elle est



Johannes s'adressant à 300 agriculteurs locaux réunis à Danthonia en septembre 2018 pour une journée sur le thème de l'agriculture régénératrice. Etait également présente ce jour là, le docteur Christine Jones, une agronome spécialiste des sols, dont les recherches portant sur la restauration de l'humus grâce à la vie végétale a inspiré le travail réalisé à Danthonia au cours de ces dix dernières années.

réglementée. Les lois actuelles sont conçues pour faciliter le déplacement de la plus grande quantité d'eau possible hors de la terre et dans les zones de stockage, d'où elle peut ensuite être utilisée pour l'irrigation. Mais cela est contreproductif et doit changer pour être réalisé de manière responsable. Le travail d'équipe entre scientifiques, politiciens, bureaucrates et agriculteurs est un élément essentiel.

Avez-vous rencontré de l'opposition à l'agriculture régénératrice ?

Bien sûr. Récemment, je me suis rendu dans le magasin où je m'approvisionne et j'ai entamé la conversation avec l'agronome sur place. C'est quelqu'un que je connais et avec qui je m'entends bien depuis des années. J'ai lui ai dit : « Je ne vais plus utiliser d'herbicides. » Il a simplement tourné les talons et s'est éloigné. C'était la fin de la conversation. Je ne sais pas si c'est une question d'argent, mais le fait est qu'il gagne sa vie en vendant des herbicides.

Tim Wright, un agriculteur en contrebas de chez nous, a passé vingt-cinq ans à régénérer sa propriété, et a obtenu beaucoup de succès dans cette entreprise. Malgré cela, certains de ses voisins continuent de l'ignorer et on se moque de lui au magasin du coin. Nous autres, agriculteurs, pouvons être une bande d'entêtés, mais j'aime à penser que cela peut agir en notre faveur lorsqu'il s'agit de s'atteler à un problème !

Au fil du temps, le Bruderhof Danthonia a gagné la confiance de la communauté aborigène locale. Y a-t-il un lien avec la façon dont vous cultivez ?

En Australie, il existe une tradition qui consiste à commencer les rassemblements publics par un « Bienvenue au pays » : une personne autochtone salue les « gardiens traditionnels » de la terre sur laquelle se déroule le rassemblement et rend hommage aux aînés présents et disparus. Ce concept de tutelle de la terre – c'est-à-dire d'être les gardiens d'un

paysage, afin de le transmettre aux générations futures en meilleur état que lorsque nous en avons hérité – est un concept que nous avons essayé d'adopter. C'est donc quelque chose que nos partageons, je crois, avec nos voisins aborigènes.

En vérité, ce que nous faisons à Danthonia pour prendre soin de la terre n'est pas l'enjeu principal. Aussi heureux que je puisse être des mesures que nous prenons et de la façon dont la nature réagit, ce n'est qu'une petite partie de la raison pour laquelle nous vivons en communauté. Notre vocation est de vivre une vie de disciples du Christ, et de suivre son chemin de notre mieux. Prendre soin de cette terre est tout simplement le reflet de notre désir d'être fidèles au Christ, lui qui aime les fleurs des champs, les moineaux, les enfants, lui qui a pitié des malades et des nécessiteux, lui dont le cœur est aux côtés des démunis et des opprimés. Cela stimule nos efforts pour une meilleure compréhension de ceux qui nous entourent et une plus grande amitié avec eux, et particulièrement avec nos frères et sœurs aborigènes. Charles Massy, dont le livre *Call of the Reed Warbler* (L'appel de la rousserolle) est un incontournable pour quiconque s'intéresse à l'agriculture régénératrice, le dit très bien : « Ce n'est qu'en nous réconciliant avec les premiers peuples de la terre et avec la terre elle-même que nous serons en mesure 'd'aboutir' et d'appartenir véritablement à ce continent. »

L'agriculture régénératrice consiste finalement à revenir à la tâche que Dieu a confiée à Adam et Eve

dans Genèse 2 : prendre soin de la terre que Dieu a créée comme son jardin. Nous devons commencer humblement, en reconnaissant que nous, les consommateurs occidentaux, sommes complices de la catastrophe écologique mondiale provoquée par l'agriculture industrielle. La cupidité et le principe de la demande régissent les marchés et nous séparent de la manière dont Dieu voulait que nous vivions. L'agriculture a certes beaucoup de comptes à rendre, mais je crois sincèrement qu'elle a un potentiel énorme pour régénérer notre monde. Ceux d'entre nous qui sont cultivateurs ou fermiers doivent éprouver de l'empathie pour la terre et pour les animaux, pour le voisin d'à côté, pour ceux qui ont faim à l'autre bout de la planète, pour les générations futures, pour tout ce que Dieu a créé. Nos cœurs doivent travailler aussi dur que nos têtes et nos mains.

Récemment, je me suis souvenu des paroles du prophète Jérémie qui vivait dans des temps désespérés. « Ainsi parle l'Éternel : « Placez-vous à la croisée des chemins, regardez et demandez quels sont les anciens sentiers, quelle est la bonne voie et empruntez-la, et vous trouverez le repos de vos âmes » (Jérémie 6:16).

Tout ce qui nous est demandé est de reconnaître cette croisée, de demander à voir l'ancien et le bon chemin, puis d'avancer dans la bonne direction. ➤

Interview réalisée les 11 et 17 janvier 2019 au Bruderhof Danthonia à Elsmore, Nouvelle-Galles du Sud, Australie. Traduit de l'anglais par Brid Kehoe.



Illustration reproduite avec l'aimable autorisation de Sybil Andrews

Aimer , c'est travailler

EBERHARD ARNOLD

Sybil
Andrews,
Haulers
(rou-
tiers),
1929

C'EST EN TRAVAILLANT ENSEMBLE que l'on peut constater le mieux et le plus facilement si, animé par une foi vivante, on est capable d'amour vrai et de communauté authentique. Le travail est le meilleur indice d'authenticité de la foi. C'est dans le contexte du travail effectué avec amour que nous découvrons de quoi est faite une vie authentique. La foi, c'est la vie. Cette expérience quotidienne est le fondement d'un travail dynamique et plein d'ardeur accompli dans la foi. La vie authentique est amour. L'amour pousse à l'action. Il n'existe d'autre acte authentique que le travail. L'action qui naît de l'amour pour le Christ est le travail communautaire.

LA JUSTICE ET L'AMOUR sont des nécessités. Ils conduisent une communauté à travailler ensemble de manière saine, de sorte que tous soient prêts à prendre leur part des gestes pratiques nécessaires au quotidien, que ce soit sur une machine, avec une pelle, une hache, ou une pioche. Chacun devrait être prêt à effectuer chaque jour pendant quelques heures

un travail pratique : travailler au jardin, répandre du fumier, pousser une charrue ou biner les pommes de terre, actionner une machine à coudre, une scie, passer du temps dans une imprimerie ou dans une menuiserie, à la mine, à construire une route, à fabriquer de tuiles, ou autrement.

CHACUN DEVRAIT POUVOIR consacrer quelques heures de la journée à un travail pratique. Les intellectuels, surtout, pourraient ressentir l'effet humanisant d'une telle activité. Ainsi pourra s'éveiller le don qui est donné à chacun, la petite lumière particulière qui brille en chacun. Que ce feu se manifeste dans la recherche scientifique ou dans l'art musical, dans la littérature ou le travail du bois, de la pierre ou des couleurs, qu'il exprime l'amour de la nature par le travail de la terre, le travail effectué dans le temps libre peut révéler le caractère de la joie de vivre de chacun. ➤

Source: Eberhard Arnold : *Writings Selected* , with an Introduction by Johann Christoph Arnold (Orbis, 2005).

Eberhard Arnold (1883–1935), auteur et théologien allemand, a fondé la maison d'éditions Plough et les communautés du Bruderhof. Traduit de l'allemand par Marie-Noëlle von der Recke.



Se confesser à quelqu'un d'autre

L'ouverture : un cadeau inconfortable mais libérateur

JOHNNY FRANSHAM

« Confessez-vous vos péchés les uns aux autres et priez les uns pour les autres, afin d'être guéris. »

—Jacques 5:16

RÉCEMMENT, un couple de notre Église est rentré d'un voyage missionnaire. Ils avaient rencontré bien des cœurs en recherche au cours de leurs trajets, des gens qui ressentaient un besoin de changer, qui souhaitaient quelque chose de nouveau. Pourtant, quand ils évoquaient avec ces personnes le pardon offert par Jésus dans la confession des péchés, ils se trouvaient confrontés à des réactions mitigées : « Dieu m'a déjà pardonné. » « Faut-il vraiment que je confesse mes péchés pour être pardonné ? » « La grâce de Dieu n'est-elle pas suffisante ? »

Bien sûr, la grâce de Dieu surabonde ! Mais particulièrement quand nous déposons les fardeaux de notre existence devant une autre personne. Le péché et la culpabilité travaillent toujours en secret. Dietrich Bonhoeffer écrivait :

Dans la confession des péchés concrets, le vieil homme meurt, dans la douleur, endure une mort honteuse sous les yeux du frère. Cet acte d'humiliation est si difficile que nous comptons toujours pouvoir l'éviter. (...) La profonde blessure spirituelle et corporelle de l'humiliation devant le frère signifie que, devant Dieu, nous reconnaissons la croix de Jésus comme notre délivrance et notre béatitude.*

Confesser ses péchés à quelqu'un – même à une personne de confiance – n'est jamais facile. Cela signifie se rendre vulnérable, avoir besoin d'aide. Dans un monde qui exalte l'accomplissement personnel et qui méprise la faiblesse, révéler ses péchés à un tiers est ressenti comme extrêmement inconfortable. Et puis, il y a la crainte des commérages qui se répandent si rapidement, surtout à l'intérieur de groupes chrétiens très soudés.

Il se peut cependant que tout cela ne soit qu'une excuse, une manière de se défilier pour éviter d'avoir à vraiment se détourner du péché. En nous cachant

derrière notre christianisme, nous gardons notre péché secret. Non parce que nous nous sentons pardonnés, mais parce que nous craignons de blesser notre orgueil. Notre suffisance, notre désir de bien paraître sont tellement ancrés en nous qu'au lieu d'être les pécheurs que nous sommes, nous nous enfermons derrière la façade spirituelle que nous nous sommes donnée, une prison qui nous maintient isolés des autres et de Dieu.

Ma femme et moi, nous avons posé comme fondement à notre mariage notre profond désir de suivre le Christ par-dessus tout. Souvent, nous avons échoué. Mais chaque fois, nous avons expérimenté que, en nous confessant ouvertement nos manquements, nous trouvions une unité et un amour plus profonds, et que nous pouvions nous aider mutuellement. Il était évident pour moi que cacher à mon épouse des secrets – particulièrement concernant mes tentations et mes péchés – ne ferait que nuire à notre couple.

N'en est-il pas de même dans toutes nos relations ? Si nous recherchons la paix, l'unité et l'amour dans les communautés que nous formons, nous devons nous rendre vulnérables, révéler ce que nous cachons dans l'obscurité. Quand l'apôtre Paul nous exhorte à porter les fardeaux les uns des autres, il le fait pour nous rapprocher de Jésus et, en fin de compte, pour nous rapprocher les uns des autres. C'est un don, non pas un devoir pénible. La première lettre de Jean est dure, mais aussi remplie d'espérance : « Si nous disons : 'Nous sommes en communion avec lui', tout en marchant dans les ténèbres, nous mentons et nous ne faisons pas la vérité. Mais si nous marchons dans la lumière comme lui-même est dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres. » (1 Jean 1:6-7)

Que signifie marcher dans la lumière, être dans la vérité ? renoncer vraiment à ce que Christ veut voir

disparaître ? Comme l'homme paralysé dont parle Matthieu 9, nous sommes atteints de toutes sortes de maladies ou d'infirmités. Bien plus, la plupart d'entre nous sont accablés par leurs péchés et leurs échecs. C'est pourquoi l'apôtre Jacques nous exhorte à appeler les anciens de l'Église pour qu'ils prient, et à nous confesser mutuellement nos péchés. Par la confession, nous pouvons ouvrir les barreaux qui nous maintiennent prisonniers à l'intérieur de nous-mêmes, pour trouver une guérison vraie et durable. Mais pour que cela se produise, nous devons être prêts à laisser Christ nous transformer. C'est peut-être pour cette raison que nous sommes réticents à confesser quelque chose à quelqu'un. Car reconnaître nos fautes devant une autre personne signifierait que nous sommes disposés à changer ce que nous sommes, à modifier notre manière de vivre. Jésus promet de faire toutes choses nouvelles. Mais il dit aussi : « Va, et désormais ne pêche plus » (Jean 8:11).

Oui, Dieu sait tout et il est toujours possible de s'approcher directement de lui. Son pardon est un cadeau merveilleux. Mais sa puissance de libération et de guérison a un coût : nous devons consentir à nous abaisser pour que Christ lui-même nous élève vraiment en vue d'une vie nouvelle.

Quand nous confessons nos péchés à quelqu'un d'autre, nous suivons le chemin d'humilité de Jésus, qui est né dans une mangeoire et mort sur une croix. Ce Christ, nous le retrouvons en notre frère, en notre sœur. C'est un mystère. Mais la voie de l'humilité est la seule qui mène à la lumière et à l'espérance, à la liberté et à la joie. Alors, comme le disait Jésus, le Royaume de Dieu est au milieu de vous (Luc 17:21). ➤

*Dietrich Bonhoeffer, *Life Together: The Classic Exploration of Christian Community* (HarperOne, 2009), 114.

Traduit de l'anglais par François Caudwell



Johnny Fransham, avec son épouse Anna Regula (Regi), a été évêque des communautés européennes du Bruderhof de 2006 à 2016. Il est décédé le 8 février 2016, à l'âge de soixante-sept ans, après avoir lutté pendant trois mois contre le cancer. Pour en savoir plus sur sa vie, consulter : bruderhof.com/fransham.

Giovanni Bellini, *Pietà Martinengo*, 1505

La libération sur la croix

OSCAR ROMERO

Il y a trente-neuf ans, l'archevêque d'El Salvador, Mgr Oscar Romero, tombait sous les balles d'un assassin, en pleine célébration de la messe. De son vivant, ses appels véhéments en faveur de la justice pour les pauvres lui valurent d'être accusé d'ingérence politique et même de soutien au communisme. En octobre 2018, le Vatican l'a canonisé. On comprend aisément pourquoi : sans jamais craindre de s'opposer à l'oppression, son message se fondait sur l'amour profond d'un Christ non-violent.

LE MOT LIBERTÉ restera un vain mot tant que le péché habitera nos cœurs. À quoi bon changer les structures ? À quoi bon violence et force armée si elles sont motivées par la haine et le maintien au pouvoir des gouvernants ou qu'elles cherchent à les renverser pour installer de nouvelles tyrannies à leur place ? Ce que nous cherchons

dans le Christ, c'est la vraie liberté ; la liberté qui transforme le cœur, la liberté que le Christ ressuscité nous annonce aujourd'hui, « Cherchez les choses d'en haut » (Col 3:1). Ne vous contentez pas de regarder du haut de votre tour d'ivoire la liberté terrestre et l'oppression de ce système injuste au Salvador. Regardez en haut ! Ce qui ne veut pas dire accepter la

situation : les chrétiens savent aussi comment lutter, en effet. Ils savent que leur lutte sera d'autant plus percutante et vaillante qu'elle s'inspire du Christ, Lui qui savait faire autre chose que tendre l'autre joue et se laisser clouer sur une croix. Même en se soumettant à la crucifixion, il a racheté le monde et chanté l'hymne définitif de la victoire – victoire qu'on ne détournera à d'autres fins mais qui profitera à ceux qui, comme le Christ, cherchent la véritable libération des êtres humains. Sans le Christ ressuscité, cette libération est incompréhensible, et c'est ce que je souhaite pour vous, chères sœurs et chers frères, surtout pour ceux d'entre vous qui, si sensibilisés aux problèmes sociaux, ne supportez pas l'injustice qui afflige notre pays.... Élevez bien haut vos cœurs, et considérez les choses d'en haut !

Vous, jeunes qui vous adonnez à la violence et au vice, vous qui avez déjà perdu la foi en l'amour parce que vous l'estimez impuissant à résoudre quoi que ce soit, voici la preuve que l'amour seul résout tout. Si le Christ avait voulu imposer sa rédemption par la force armée ou par le

feu et la violence, il n'aurait rien accompli. Cela aurait été en vain et n'aurait suscité que plus de haine et de méchanceté. Or, le Christ nous annonce l'essentiel de la rédemption, en déclarant cette nuit : « Ceci est

Voici la preuve que l'amour seul apporte la solution à tout.

mon commandement : comme je vous ai aimés, aimez-vous aussi les uns les autres » Et il a poursuivi : « Afin que vous voyiez que je ne me paie pas de mots, restez avec moi ce soir, quand je transpirerai du sang à la pensée du mal au cœur de l'humanité et serai dans les affres de mes propres souffrances !

Demain, vous me verrez, comme un agneau silencieux, porter la croix et mourir au Calvaire. Soyez assurés que je n'éprouve aucune rancune envers quiconque. Du fond de mon âme, je crierai : 'Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font'. » Songeons, sœurs et frères, à ce geste d'amour personnifié. Et lorsque nous sommes tentés d'agir avec vengeance, ressentiment, cruauté ou égoïsme, ne suivons pas le triste exemple de ceux qui se détestent. Levons plutôt nos yeux vers l'amour devenu agneau, nourriture, Pâque et alliance.

Traduit par Dominique Macabie.



LA SEXUALITÉ, LE MARIAGE ET DIEU

Dans ce livre étonnant, J. C. Arnold, pasteur depuis près de quarante ans, aborde la souffrance qui naît de relations brisées et du mauvais usage de l'intimité sexuelle. Il apporte des précisions bibliques inédites sur des sujets brûlants, notamment sur le caractère sacré de la sexualité, le combat contre la tentation, le choix de rester célibataire ou de se marier, l'éducation des enfants, le divorce et le remariage.

La sexualité, le mariage et Dieu propose un chemin de guérison à ceux qui connaissent découragement et culpabilité et des raisons d'espérer à ceux qui sont prêts à considérer d'un regard neuf et audacieux ce sujet d'intérêt universel. www.plough.com/fr



Un livre pour en finir avec les murs

ENTRETIEN AVEC UK-BAE LEE

Tandis que les adultes débattent de murs aux frontières, un artiste sème des graines dans les cœurs des enfants en pensant qu'un jour, ils les démoliront. En mars, les éditions Plough ont publié une version anglaise du livre d'images de Uk-Bae Lee, intitulée When Spring Comes to the DMZ (Quand vient le printemps sur la zone démilitarisée). Alors que la péninsule coréenne refait la une des journaux, nous avons interrogé Lee sur le sujet.

Pourquoi un livre pour enfants sur la DMZ (zone démilitarisée) ?

Avec d'autres auteurs coréens, chinois et japonais, j'ai lancé le « projet d'un livre d'images pour la paix », afin d'aider les enfants à envisager un monde plus pacifique. Mais quand j'ai entendu le mot « paix », c'est le paysage inhumain de la zone démilitarisée qui est apparu dans mon esprit, le contraire évident de la paix, une vision de guerre. La DMZ est comme une blessure causée par les griffes d'un monstre géant sur le dos de la péninsule coréenne. Elle sépare le Sud et le Nord, offrant au regard des barbelés et une terre couleur ocre, rappelant le sang qui y a coulé.

En quoi la DMZ est-elle vraiment démilitarisée ?

On entend par « zone démilitarisée » une région dans laquelle il n'y a plus d'armes. Or, en réalité, il existe encore des centaines de milliers de mines qui y sont enterrées, ainsi que des soldats équipés d'armes sophistiquées des deux côtés. Cependant, paradoxalement, sans aucune intervention humaine, la flore et la faune ont prospéré dans la DMZ. Cette région a même été qualifiée de paradis pour des plantes et des animaux en voie de disparition. Plus précisément, il s'agit d'un refuge de la dernière chance. Constatons quand même l'ironie de la nature qui a su profiter des

Dessins de Uk-Bae Lee. Reproduits avec autorisation.

malheurs de l'humanité. La DMZ devrait nous faire méditer et réfléchir non seulement sur les relations entre les gens, mais aussi sur la coexistence entre les êtres humains et la nature.

Vous avez visité la DMZ pour créer ce livre. Qu'est-ce qui vous a le plus marqué ?

Une famille de grues du Japon et des oies sauvages volant vers le sud et survolant les barrières : c'était inoubliable. Le spectacle était réel mais j'éprouvais un étrange sentiment d'irréalité. Au sein d'une histoire humaine aussi dramatique, comment le paysage pouvait-il être aussi beau ?

Qu'est-ce qui a changé dans la DMZ, après les récentes rencontres des dirigeants des deux Corées ?

Les portes sont toujours fermées et il n'existe aucune liberté de se déplacer d'un pays à l'autre. Cependant, quelques postes de garde, des deux côtés, ont été démolis. Des projets sont en cours pour rétablir une liaison ferroviaire et l'autoroute. Ce progrès n'est rien d'autre qu'un miracle. Les gens qui aiment la paix devraient continuer à encourager ces efforts, pour que prenne fin cette division de soixante-dix années entre la Corée du Nord et la Corée du Sud, et pour que commence une ère de paix.

À la fin du livre, on voit un vieil homme et son petit-fils ouvrir toutes grandes les portes de la zone démilitarisée et embrasser leur famille de Corée du Nord. Quand viendra ce jour ?

Un monde de paix, dans lequel les familles séparées seront réunies et où on pourra librement aller et venir, adviendra certainement, parce que quatre-vingts millions de coréens du Nord, du Sud et de l'étranger aspirent ardemment à la paix. Ce temps de paix a peut-être déjà commencé. Mais il reste beaucoup à faire pour parvenir à une paix définitive, à un monde qui ne sera plus menacé par la guerre. Un livre d'images ne saurait changer le monde immédiatement, mais il peut faire naître un sentiment, il peut

quelque peu toucher les cœurs. Ces cœurs, ensemble, ne pourraient-ils pas changer peu à peu le monde ?

En écrivant votre livre, pensiez-vous également à d'autres murs, comme celui de la Bande de Gaza, ou celui de la frontière entre les États-Unis et le Mexique ?

Les murs se consolident quand des gens toujours plus nombreux désespèrent de voir un terme aux divisions. Si nous voulons faire tomber les murs, il



faut d'abord les abattre dans notre propre cœur. Un mur matériel ne peut pas être édifié en une matinée ou démolé en une nuit. Par contre, les murs qui sont dans nos cœurs peuvent s'effondrer d'un seul coup.

Une fois que nous avons fait tomber les murs de nos cœurs, nous pouvons modestement commencer à contribuer à l'effondrement des vrais murs. Un proverbe coréen dit : « L'eau qui s'égoutte érode la pierre ». Des gouttes de pluie qui ne cessent de tomber d'un toit finissent par creuser un trou dans une terrasse en pierre. Si nous n'abandonnons pas notre rêve de paix, si nous persévérons dans nos efforts, les vrais murs finiront par s'effondrer. ➤

Interview réalisée puis traduit en anglais par Chungyon Won, le 3 janvier 2019. Traduit par François Caudwell.



JOHNNY APPLESEED

En 1829, pendant la vague de réveils qui balayait l'Amérique, un prédicateur s'est adressé à une foule à Mansfield, Ohio, en leur lançant ce défi : « Où est votre pèlerin pieds nus sur le chemin du ciel ? » « Le voici ». Un homme s'avança, pieds nus, avec pour chemise un sac de café. C'était John Chapman (1774–1845), un homme qui vivait sur la frontière américaine, plantait des vergers de pommiers et apportait « de bonnes nouvelles fraîches du ciel », ainsi qu'un nom qui allait devenir une légende populaire américaine : Johnny Appleseed.

Chapman était pépiniériste, et plantait de jeunes arbres dans des parcelles de terre bientôt cultivées pour en faire des vergers. Ses affaires furent visiblement couronnées de succès – à sa mort il possédait 500 hectares – mais jamais il ne quitta son mode de vie rude et solitaire. Le régime alimentaire de Chapman, composé de miel, baies sauvages, lait et semoule de maïs, rappelait celui de Jean-Baptiste. Il avait aussi le zèle de son homonyme ; un jour, il rencontra une femme qui jetait de la nourriture. Il la réprimanda en lui disant : « C'est une violation des dons d'un Dieu miséricordieux ».

Mais Chapman est surtout connu pour sa gentillesse. Il donnait des plants de pommiers à des gens trop pauvres pour les acheter et, un hiver, il offrit sa seule paire de chaussures à une famille qui émigrerait vers l'Ouest. Chapman a étendu sa grande bonté à toutes les créatures, jusqu'aux serpents et insectes, gagnant ainsi le respect des tribus Amérindiennes rencontrées. Son respect de la nature allait plus loin que ce que beaucoup de ses contemporains trouvaient raisonnable. Il estimait que la greffe – la méthode classique de multiplication des arbres fruitiers, où les greffons des meilleures variétés sont greffés sur un porte-greffe robuste – c'était une intrusion coupable dans le processus de création divine. Les pommes des arbres qu'il plantait étaient par suite impropres à la

consommation ; elles servaient donc surtout à faire du cidre et de l'applejack.

Chapman avait toujours une Bible à portée de main, ainsi que les écrits d'Emanuel-Swedenborg, l'écrivain religieux suédois qui influença des penseurs aussi divers que William Blake, Ralph-Waldo Emerson et Jean-Frédéric Oberlin. Il passait de nombreuses nuits à dormir près du feu de bois d'inconnus, et à ces occasions, Chapman lisait souvent le « Sermon sur la Montagne » à ses hôtes. Sa gentillesse désintéressée montre qu'il cherchait sincèrement à mettre en pratique ses préceptes.

De nos jours, Chapman serait probablement enfermé en asile d'aliéné, mais son époque était si rude et violente qu'on n'avait autre chose à faire que de s'offusquer de ses singularités. Les adultes le traitaient de fou, alléguant qu'un cheval lui avait envoyé un coup de pied à la tête quand il était jeune homme, mais les enfants attendaient ses visites avec impatience. Chapman appréciait leur compagnie ; il apportait des rubans aux filles et divertissait les garçons en marchant pieds nus sur des charbons ardents.

Cet homme ne restait jamais bien longtemps au même endroit, et il n'existe donc que peu de témoignages fiables, terrain fertile aux légendes : le Johnny Appleseed que nous connaissons aujourd'hui a dépassé de loin le John Chapman original. Dans ce cas, la vérité peut être plus merveilleuse que le mythe. Comme l'écrivait N. N. Hill, historien de l'Ohio, en 1881 : « Une telle vie d'abnégation au service du bien des autres, cela ne se voit qu'une seule fois par siècle, et encore. » ➤

Pour en savoir plus sur le vrai John Chapman, lisez le fascinant ouvrage d'Howard B. Means : Johnny Appleseed : The Man, the Myth, the American Story (Simon & Schuster, 2011). Cet article s'appuie sur les recherches de Means. Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.






Cameron Davidson, extraction de charbon au sommet d'une montagne dans le sud de la Virginie-occidentale.

Pour vivre, nous devons chaque jour briser le corps et répandre le sang de la Création.
Quand nous le faisons consciemment, avec amour, avec talent, avec respect, c'est un sacrement.
Quand nous le faisons par ignorance, par convoitise, par maladresse, avec la volonté
de détruire, c'est une profanation. Par cette profanation, on se condamne à une
solitude spirituelle et morale, et on condamne les autres au manque.

—Wendell Berry

 La Charrue

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

www.editionscharrue.com

Plough Publishing House
Walden, New York, USA
Robertsbridge, East Sussex, UK
Elsmore, NSW, Australia